

Histoire de la géographie (Fascicule documentaire)

Olivier Orain

▶ **To cite this version:**

Olivier Orain. Histoire de la géographie (Fascicule documentaire). Qu'est-ce que l'historicité des idées linguistiques ?, Laboratoire Histoire des théories linguistiques, Aug 2009, Porquerolles, France. hal-03395862

HAL Id: hal-03395862
https://hal.science/hal-03395862

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier Orain CNRS, UMR Géographie-cités

Histoire de la géographie

Fascicule documentaire

I Sélection bibliographique

a/ textes publiés

ARRAULT, J.-B., 2007, « Géographie et mondialisation. Les géographes français face à la crise des années 1930 », *Annales de géographie*, vol.116, n°657, p. 493-512.
BATAILLON, C., 2006, « Six géographes en quête d'engagement : du communisme à l'aménagement du territoire. Essai sur une génération », *Cybergéo*, n° 341, 27 juin 2006.
BATAILLON, C., 2009, *Façonner l'avenir de la géographie en France. Génération 1930. Chronique d'une génération innovante*, Rennes, P. U. R., coll. « Espaces et territoires ».
BAUDELLE, G., OZOUF-MARIGNIER, M.-V. et ROBIC, M.-C., dir., 2001, *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité.*, Rennes, P. U. R., « Espaces et territoires ».
BERDOULAY, V., 1981, *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque Nationale, C.T.H.S. ; rééd. C.T.H.S., coll. « Format », 1996.
BERDOULAY, V. & SOUBEYRAN, O., 1991, « Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie », *Annales de géographie*, n° 561-562 (« numéro du centenaire »), C, p. 617-634.
BESSE, J.-M., 1982, « Sociologues et géographes au début du XXe siècle : un mauvais débat », *Cahiers de philosophie*, Lille III.
BESSE, J.-M., 1996, « Les conditions de l'individualité géographique dans le *Tableau de la géographie de la France* », dans Robic, M.-C. (dir.), *Le* Tableau de la géographie de la France *de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, p. 229-249.
BESSE, J.-M., 2008, « Remarques sur la géographicité. Généalogie du mot, enjeux épistémologiques et historiographiques », dans Delacroix C., Dosse F., Garcia P. (dir.), *Historicités*, Paris, La Découverte.
BROC, N., 1994, *Regards sur la géographie française, de la Renaissance à nos jours*, Perpignan, PU Perpignan, 2 vol.
CAPEL, H., 1981, "Institutionalization of geography and strategies of change" *in* STODDART, D.P., (ed.), *Geography, Ideology & Social Concern*, Oxford, Blackwell, VI, p. 37-69.
CHEVALIER J.-P., MENDIBIL D., 1999, « Vingt villes d'Europe centrale dans quatre géographies universelles », *Mappemonde*, 56, p. 24-30.
CHEVALIER J.-P., MENDIBIL D., 1999, « Des graphes pour étudier des textes de géographes », *L'information géographique*, 5, p. 232-236.
CLAVAL, P., dir., 1993, *Autour de Vidal de la Blache. La formation de l'école française de géographie*, éds du CNRS, « Mémoires et documents de géographie ».
CLAVAL, P., et SANGUIN, A.-L., 1995, *La géographie française à l'âge classique*, Paris, L'Harmattan.
CLERC, P., 2002, *La Culture scolaire en géographie. Le monde dans la classe*, Rennes, P.U.R., « Espace et territoires ».
CLERC, P., 2007, « Émile Levasseur, un libéral en géographie », *L'Espace géographique*, n° 1, p. 79-92.
COLLECTIF, 1975, *Les géographes français*, Paris, CTHS, Bulletin de la section de géographie, LXXXI, années 1968-1974.
COLLECTIF, 2003, « L'espace, les sociologues et les géographes », C. Rhein, coord., *Sociétés contemporaines*, n° 49-50.
COLLECTIF, 2003, « L'espace, objet ou méthode des sciences sociales ? », M.-V. Ozouf-Marignier, coord., *Revue d'histoire des sciences de l'homme*, n° 9.
COLLECTIF, 2007, « Voyages collectifs en géographie », M.-C. Robic, coord., *La Revue pour l'histoire du CNRS*, n° 18, automne 2007.
DUMOULIN, O., 2001, « À l'aune de Vichy ? La naissance de l'agrégation de géographie », dans A. Gueslin, dir., *Les Facs sous Vichy. Étudiants, universitaires et universités de France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif central, fasc. VI, 23-38.
JAURAND, E., 2003, « Du fétiche à l'épouvantail ? Le commentaire de cartes et la géographie universitaire française (1945-2001), *L'Information géographique*, n° 4, 352-369.

LEFORT, I., 1992, *La Lettre et l'Esprit. Géographie scolaire et géographie savante en France*, éds du CNRS, « Mémoires et documents de géographie ».
MENDIBIL, D., 2000, « P. Vidal de la Blache, le « dresseur d'images ». Essai sur l'iconographie de *La France. Tablau géographique* (1908) », dans M.-C. Robic, dir., *Le* Tableau de la géographie de la France *de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, p. 78-105.
MENDIBIL, D., 2005, « Le formatage icono-textuel de l'imagerie géographique », dans F. Pousin, *Figures de la ville et construction des savoirs. Architecture, urbanisme, géographie*, CNRS éditions, p. 153-163.
MEYNIER, A., 1969, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, P.U.F.
ORAIN, O., 2001, « Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ? » dans G. Baudelle, M.-V. Ozouf-Marignier et M.-C. Robic, dir., *L'établissement de la géographie universitaire. Le terrain, le livre, la cité. Géographes en pratiques*, p. 289-311.
ORAIN, O., 2009, *De plain-pied dans le monde. Écriture et réalisme dans la géographie française au* XX*e siècle*, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines ».
OZOUF-MARIGNIER, M.-V., & ROBIC, M.-C., 1995, « La France au seuil des temps nouveaux. Paul Vidal de la Blache et la régionalisation », *L'Information géographique*, n° 59, p. 46-56.
OZOUF-MARIGNIER, M.-V., 2003, « La monographie de « pays » : le conflit entre science leplaysienne et géographie autour d'un monopole (1890-1910) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 9, p. 13-35.
PALSKY, G., 1996, *Des chiffres et des cartes : naissance et développement de la cartographie quantitative française au* XIX*e siècle*, Paris, C.T.H.S.
PETITIER, P., 2000, « D'un tableau l'autre », dans *Le* Tableau de la géographie de la France *de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes,* Paris, Éd. du CTHS, p. 127-150.
PINCHEMEL, Ph., 1984, « Histoire récente de la géographie française » dans *La recherche géographique en France (structures, thèmes et perspectives)*, Paris, Comité National Français de Géographie, p. 11-21.
PINCHEMEL, Ph., ROBIC, M.-C., TISSIER, J.-L., 1984, *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*, Paris, Bibliothèque Nationale, CTHS.
PUMAIN, D. & ROBIC, M.-C., 2002, « Le rôle des mathématiques dans une « révolution » théorique et quantitative : la géographie française depuis les années 1970 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 6, avril p. 123-144.
RAFFESTIN, C., 1995, *Géopolitique et histoire*, Lausanne, Payot.
REYNAUD, A., 1997, « Une perspective cavalière », dans R. Knafou, dir., *L'état de la géographie, autoscopie d'une science*, Belin, « Mappemonde », chap. XI, p. 353-369.
RHEIN C., 1982, « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? 1860-1920 », dans *Revue française de sociologie*, XXIII, p. 223-251.
RHEIN C., 2003, « L'écologie humaine, discipline-chimère », *Sociétés contemporaines*, n° 49-50, « L'espace, les sociologues et les géographes », p. 167-190.
ROBIC M.-C., 1989, « Un siècle de professionnalisation », dans Comité national d'évaluation, *La géographie dans les universités françaises. Une évaluation thématique. Rapport d'évaluation*, Paris, mai 1989, p. 17-19, 31-33 et 199-210.
ROBIC M.-C., 1990, « La géographie humaine, science de la vie » dans *REED (Stetie info)*, p. 6-9.
ROBIC M.-C., 1991, « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien » dans *Espaces-Temps*, n° 47-48, p. 53-66.
ROBIC M.-C., 1992, dir., *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Économica.
ROBIC, M.-C., 1995, « Des vertus de la chaire à la tentation de l'action », dans Claval, P., et Sanguin, A.-L., *La géographie française à l'âge classique*, Paris, L'Harmattan, p. 27-58.
ROBIC, M.-C., 1996, dir., *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, L'Harmattan, coll. Histoiredes sciences humaines.
ROBIC, M.-C., dir., 2000, *Le* Tableau de la géographie de la France *de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Éd. du CTHS.
ROBIC, M.-C., 2001, « Walter Christaller et la théorie des lieux centraux. *Die zentralen Órte in Süddeutschland* », dans C. Topalov & B. Lepetit, dir, *La ville des sciences sociales*, Belin, « Histoire et société / Modernités », p. 151-190.
ROBIC, M.-C., 2006, « L'École française de géographie : formatage et codification des savoirs », dans M.-L. Pelus-Kaplan, dir., *Unité et diversité de l'homme*, Syllepse, 151-170.
ROBIC, M.-C., MENDIBIL, D., GOSME, C., ORAIN, O., TISSIER, J.-L., 2006, *Couvrir le monde. Un grand* XX*e siècle de géographie française*, ADPF (diff. La documentation française).

ROBIC, M.-C., 2006, « Approches actuelles de l'histoire de la géographie en France. Au-delà du provincialisme, construire des géographies plurielles », dans *Inforgeo* n°18-19, 53-76.
SOUBEYRAN, O., 1997, *Imaginaire, science et discipline*, Paris, L'Harmattan.
TISSIER, J.-L., 1985, « Les anciens élèves de l'École normale supérieure de Saint-Cloud et la géographie française 1942-1973 », dans *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux* XIX*e et* XX*e siècles*, éds du CNRS, 205-219.
TISSIER, J.-L., 1992, « La géographie dans le prisme de l'environnement », chap 6 de M.-C. Robic, *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Économica, p. 201-236.
WOLFF, D., 2006, « Albert Demangeon : un géographe face au monde rural (jusqu'en 1914) », *Ruralia*, n°18-19, p. 187-209.

b/ quelques thèses non publiées (concernant la période « universitaire » de la géographie française)

ARRAULT, Jean-Baptiste, 2007, *Penser à l'échelle du Monde. Histoire conceptuelle de la mondialisation en géographie (fin du XIXe siècle/entre-deux-guerres)*, TN, université de Paris I Panthéon Sorbonne, direction : Marie-Claire Robic.
GAREL, Jacquemine, 2000, *La région économique selon Paul Vidal de la Blache*, thèse de doctorat, TN, université de Paris I Panthéon Sorbonne, direction : Marie-Claire Robic.
GERMANAZ, Christian, 2005, *Du pont des navires au bord des cratères : regards croisés sur le Piton de la Fournaise (1653-1964). Itinéraires iconographiques et essai d'iconologie du volcan actif de La Réunion*, TN, université de Paris I Panthéon Sorbonne, direction : Marie-Claire Robic.
LAPLACE-TREYTURE, D., 1998, *Le genre régional : écriture et transmission du savoir géographique*, TN, université de Pau, direction : Vincent Berdoulay.
LOI, Daniel, 1984, *Contribution à l'étude du langage , des formes et des objets de l'explication : l'exemple de la géographie rurale dans quelques thèses régionales en France (1905-1910)*, thèse de troisième cycle, Université de Paris I, direction : Philippe Pinchemel.
MENDIBIL, D., 1997, *Texte et Images de l'iconographie de la France (de 1840 à 1990)*, TN, université de Paris I, direction : Marie-Claire Robic.
MINVIELLE, P., 1998, *La Subjectivité dans les ouvrages de géographie des États*. TN, université d'Aix-Marseille I, direction : Jean-Paul Ferrier.
SUREMAIN, M.-A. de, 2001, *L'Afrique en revues : le discours africaniste français des sciences coloniales aux sciences sociales (anthropologie, ethnologie, géographie humaine, sociologie), 1919-1964*, TN, université de Paris VII, direction : Catherine Coquery-Vidrovitch.
SURUN, I., 2003, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain, le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, TN, EHESS, direction : Daniel Nordman
THOMAS, F., 2003, *La forêt mise à nu. Essai anthropologique sur la construction d'un objetscientifique tropical « forêts et bois coloniaux d'Indochine*, TN, EHESS, direction : Dominique Pestre.
WOLFF Denis, 2005, *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*, TN, université de Paris I, direction : Marie-Claire Robic.

c/ manuels (un écueil ?)

BAVOUX, J.-J., 2002, *La Géographie : enjeux, méthodes, débats*, Armand Colin, « U ».
CLAVAL, P., 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Nathan université, « réf. ».
DENEUX, J.-F., 2006, *Histoire de la pensée géographique*, Belin, « atouts géographie ».
MARCONIS, R., 1996, *Introduction à la géographie*, Armand Colin (U), rééd. 2000.
SCHEIBLING, J., 1994. *Qu'est-ce que la géographie ?*, Hachette, « Carré Université ».

II Documents

1°) D'une géographie que l'on dit « classique » : textes doctrinaux

T1 En réalité, la limitation exacte du champ des investigations géographiques est une entreprise chimérique. Cette science touche à trop de sciences, et elle a, — son histoire le prouve, — trop d'intérêt à rester en contact avec elles pour qu'on puisse même désirer cette limitation.

L'essentiel est de dégager les principes de la méthode qui semblent maintenant acquis.

Le *principe d'extension* a été particulièrement bien mis en lumière par RATZEL. Quelques exemples suffisent à en montrer la signification : le botaniste étudie les organes d'une plante, ses conditions de vie, sa position dans la classification ; s'il cherche à déterminer son aire d'extension, il dit qu'il fait de la géographie botanique. Le géologue analyse le mécanisme du phénomène volcanique en lui-même ; il a conscience de faire de la géographie physique lorsqu'il cherche à préciser la répartition des volcans. Le statisticien combine les chiffres en vue d'établir la marche des divers phénomènes démographiques ; s'il essaye de se rendre compte de la répartition de la population, il sait qu'il fait de la géographie humaine.

Ce point de vue géographique se montre souvent fécond, et aucune science n'a à regretter de l'adopter. De Candolle a montré l'un des premiers comment la forme même de l'aire géographique d'une plante, la direction que suit sa limite indiquent ses exigences et ses conditions de vie. Une bonne carte des volcans est indispensable pour étudier les causes du volcanisme. Les mouvements de la population qui intéressent spécialement le statisticien ne sauraient être étudiés de façon fructueuse, si l'on ne réussit à localiser exactement les régions de dépeuplement et celles d'accroissement de la population. De l'importance du principe d'étendue résulte celle de la cartographie. Sans aller jusqu'à prétendre que géographie et cartographie sont synonymes, on doit remarquer que toute étude reçoit un cachet géographique lorsqu'on cherche à en exprimer cartographiquement les résultats.

Le *principe de géographie générale* a été exprimé avec force par Ritter, et plus récemment par P. Vidal de La Blache. On peut le formuler ainsi : l'étude géographique d'un phénomène suppose la préoccupation constante des phénomènes analogues qui peuvent se montrer en d'autres points du globe. Par exemple, l'analyse des caractères des côtes bretonnes prend une valeur géographique, si nous pouvons les rapprocher de côtes semblables, de façon à montrer comment leurs particularités s'expliquent par les principes généraux de l'évolution des formes littorales.

L'application de ce principe suppose la connaissance de la plus grande partie du globe terrestre ; aussi ne saurait-on s'étonner qu'on ait pu attendre jusqu'au XIX^e^ siècle pour en recueillir les premiers fruits. Ce sont les comparaisons entre les homologies des continents qui ont éveillé l'attention de Peschel sur les problèmes de géographie physique. Nul n'a mieux réalisé que Humboldt l'union féconde de la géographie régionale et de la géographie générale restées jusqu'à lui toujours séparées.

Le troisième principe de la méthode géographique est le *principe de causalité* : ne jamais se contenter de l'examen d'un phénomène sans essayer de remonter aux causes qui déterminent son extension et sans rechercher ses conséquences, c'est se placer sur un terrain qui n'est proprement celui d'aucune des sciences physiques, naturelles ou sociales avec lesquelles la géographie est en rapport. L'application de cette méthode a fait la principale originalité des écrits de Humboldt. C'est dans son application que les plus grands progrès ont été réalisés au XIX^e^ siècle. On l'a vu successivement vivifier chacune des branches de la science géographique, particulièrement l'étude du relief du sol et l'anthropogéographie.

La description des formes du terrain nous paraît désormais inséparable de leur explication, et cette explication suppose l'étude de leur passé. Aux géographes américains revient surtout le mérite d'avoir généralisé cette conception historique, qui nous fait envisager tout relief comme un stade transitoire d'une évolution plus ou moins achevée, et transforme en réalités vivantes les formes en apparence figées du relief terrestre. Les études de géographie humaine manifestent depuis Ratzel et P. Vidal de La Blache une tendance analogue, et les données de l'histoire sont mises de plus en plus à contribution pour expliquer l'état actuel. Le point de vue historique est moins marqué dans la climatologie et l'hydrographie ; il est déjà sensible dans la géographie botanique et zoologique. Son application, qui s'impose à toute étude de géographie générale, n'est peut-être pas sans danger dans les études de géographie régionale, où la description doit tenir la première place. La tendance à envisager historiquement tous les faits est, quoi qu'il en soit, le trait le plus frappant de l'évolution de la géographie dans ces dernières années. C'est la conséquence d'une application de plus en plus rigoureuse du principe de causalité.

Tels sont les trois principes essentiels de la méthode géographique, mais il importe de bien comprendre que le vrai géographe doit les avoir tous les trois constamment devant les yeux. C'est ce qui n'a pas

toujours été suffisamment mis en lumière.

Cartographie et géographie ne sont pas synonymes, et il ne suffit pas pour être géographe de figurer l'extension d'un phénomène quelconque. La préoccupation des lois générales est un principe scientifique ; la recherche des causes est une préoccupation philosophique. Mais le géographe est le seul savant qui s'astreigne à la fois à connaître la répartition des phénomènes superficiels, physiques, biologiques ou économiques, à démêler les causes de cette répartition, en la rattachant à des lois générales, et à en rechercher les effets. Il est amené ainsi à envisager des combinaisons locales d'influences, dont la complexité dépasse tout ce qu'imaginent physiciens, botanistes, statisticiens. La surface de la Terre est son laboratoire, merveilleux champ d'expériences, où se trouve réalisée une étonnante variété de types régionaux, dont il s'agit pour lui de reconnaître et d'expliquer l'originalité

Ce qu'il y a de fécond et d'original à la fois dans la méthode géographique, c'est qu'elle met en présence des réalités terrestres. Le genre *Quercus* est une abstraction ; la nature nous montre des forêts de chênes, avec tout un cortège de plantes associées. L'extension et la physionomie de ces forêts sont, en chaque lieu, le résultat d'un certain équilibre entre des influences diverses spéciales à cet endroit : climat, sol, relief, exposition, déboisements et cultures. La grande industrie est une abstraction ; la réalité, ce sont des groupements industriels déterminés par des combinaisons locales de circonstances favorables : présence de la houille, facilités de transport, population dense et active.

En résumé, la géographie moderne envisage *la répartition à la surface du globe des phénomènes physiques, biologiques et humains, les causes de cette répartition et les rapports locaux de ces phénomènes*. Elle a un caractère essentiellement scientifique et philosophique, mais aussi un caractère descriptif et réaliste. C'est ce qui fait son originalité.

Emmanuel de Martonne, *Traité de géographie physique*, Paris, A. Colin, 1909, p. 21-24.

T2 La géographie a largement bénéficié depuis un siècle, depuis un demi-siècle surtout, du progrès général des connaissances humaines. Et tout d'abord s'est achevé, par la conquête des pôles, la découverte du globe. Comme conséquence, les sciences de la nature ont pris toute leur ampleur : météorologie, océanographie, géologie, botanique, zoologie. Les résultats de toutes leurs observations sont venus s'inscrire sur des cartes de plus en plus exactes. Ainsi est apparue avec évidence l'action réciproque des phénomènes les uns sur les autres. Toutes ces analyses ont abouti à des synthèses, à la grande synthèse qu'est la nature prise dans son ensemble. De l'examen du relief, combiné avec les données fournies par la géologie, est née l'étude des formes du terrain, dont on s'était borné si longtemps à constater l'état présent, sans en soupçonner la genèse. Il y a donc aujourd'hui une géographie physique générale, empruntant leurs résultats aux sciences de la nature, les éclairant les uns par les autres, dégageant de leur complexité, non pas toujours des lois, des lois qui permettent de prévoir, parce que les lois, pour le savant, ne sont jamais que l'expression de rapports simples, et la nature n'est pas toujours simple, mais tout au moins des faits généraux, qui se répètent sur toute l'étendue du globe, et qui expliquent les faits particuliers.

De cette connaissance plus scientifique, plus intime, du milieu physique, a bénéficié à son tour la géographie de l'homme, l'élude des multiples manifestations de son activité à la surface de la Terre. On a dit que celle influence du milieu, très forte, presque tyrannique sur les sociétés primitives, allait s'atténuant à mesure que s'élève leur niveau de civilisation. Il est très vrai que, par son intelligence, l'homme s'est de plus en plus dégagé de ses entraves. Il a réduit à son service, non seulement des animaux, mais des forces de la nature. Le cercle dans lequel se meut son activité n'en a pas moins des limites. Directement ou indirectement, pour sa propre subsistance, il dépend toujours de la terre. Il ne peut à peu près rien contre le climat. L'étude de l'histoire, même de la préhistoire, quand on replace les événements dans leur milieu, montre bien souvent cette dépendance de l'homme vis-à-vis des conditions naturelles. Ce n'est pas au hasard que se sont formées sur le globe les grandes agglomérations humaines. Il y a pour les facilités de vie, pour les établissements humains, pour les échanges, des contrées, des positions privilégiées. Il est vrai que ces avantages peuvent être relatifs, qu'une nouvelle forme d'activité entraîne des changements dans leur valeur respective. L'utilisation de la vapeur a puissamment favorisé les pays riches en mines de houille; le transport à distance de la force des cours d'eau marque le début d'une évolution dont on peut déjà mesurer les effets. Il est à peine besoin de dire que l'influence du milieu n'explique pas tous les faits d'activité humaine. Mais il suffit que cette influence existe pour que sa recherche se justifie et s'impose. Les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui apportent d'ailleurs à cette tâche une aide singulière : enquêtes de tout genre, recensements de populations, données statistiques dont les résultats s'inscrivent aussi sur les cartes. La localisation des faits humains sur les cartes physiques, géologiques,

climatiques, a été souvent, pour le géographe, une véritable révélation. Entre toutes les manières de considérer ces faits humains, celle qui consiste à rechercher sur eux l'influence du milieu nous apparaît comme plus spécialement réservée à la géographie. C'est par là qu'elle se distingue des autres sciences auxquelles elle doit faire des emprunts et qu'elle garde parmi elles son originalité et sa portée. C'est par là qu'elle échappe au reproche qu'on lui a lait souvent d'être une sorte d'encyclopédie, imprécise à force d'être étendue, de toutes les connaissances humaines.

Lucien Gallois, « Avant-propos » dans Vidal de la Blache, P., et Gallois, L., *Géographie universelle*, vol. 1, Paris, Librairie Armand Colin, 1927, p. V-VI.

T3 […] On peut donc donner cette seconde définition : la *géographie humaine est l'étude des groupements humains dans leurs rapports avec le milieu physique.* Renonçons à considérer les hommes en tant qu'individus. Par l'étude d'un individu, l'anthropologie et la médecine peuvent aboutir à des résultats scientifiques ; la géographie humaine, non. Ce qu'elle étudie, ce sont les hommes en tant que collectivités et groupements : ce sont les actions des hommes en tant que sociétés. Nous devons partir pour nos recherches, non pas de l'individu, mais du groupe. Dès les temps les plus reculés, nous voyons en action, non pas des hommes isolés, mais des groupements d'hommes. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, nous constatons que vivre en sociétés, vivre avec des semblables qui ont les mêmes manières de vivre est un état inséparable de la nature humaine. Ces groupements sont parfois petits comme les nombreux villages néolithiques dont on a retrouvé les restes. Ils sont parfois immenses comme ces sociétés de l'époque paléolithique dont l'outillage se ressemble à travers le monde. Et c'est ainsi, par ses groupements, que l'humanité même primitive entre en contact avec le milieu physique. C'est un effort de coopération, de cohésion que nous trouvons à l'origine des civilisations et de leurs conquêtes matérielles sur .la nature. Des efforts comme la construction de dolmens, l'organisation de l'irrigation en Mésopotamie et en Égypte, comme la domestication des animaux ne peuvent pas ne pas être des entreprises collectives. Mais cette définition ne suffit pas encore à couvrir tout le concept de géographie humaine, et il est une dernière correction qui nous rapproche définitivement de la réalité.

La géographie humaine est l'étude des groupements humains dans leurs rapports avec le milieu géographique. L'expression de milieu géographique est plus compréhensive que celle de milieu physique ; elle embrasse non seulement les influences naturelles qui peuvent s'exercer, mais encore une influence, qui contribue à former le milieu géographique, l'environnement tout entier, l'influence de l'homme lui-même. Tout au début de son existence, l'humanité a certes été l'esclave, la dépendance de la nature. Mais cet homme *nudus et inermis* n'a pas tardé à devenir lui-même, grâce à son intelligence et à son initiative, un élément qui exerça sur le milieu une action puissante ; il devient comme un agent de la nature transformant à fond le paysage naturel, créant des associations nouvelles de plantes et d'animaux, des oasis pour les cultures d'irrigation, des formations végétales comme la brousse et la lande aux dépens de la forêt. Et ces transformations se sont étendues à de vastes régions, car il y a, de groupe à groupe d'hommes, des migrations, des emprunts, des imitations. Et cette action des sociétés humaines sur la nature est d'autant plus riche et plus forte que leurs initiatives les ont rendues plus capables d'étendre leur rayon d'action, d'acquérir davantage. Il y a telles données de la nature que l'homme a par son action profondément bouleversées : dans l'Antiquité, les Îles Britanniques étaient à l'extrémité du monde connu, dans une position excentrique ; à l'époque moderne à partir de la découverte et du peuplement du nouveau monde, elles occupent une position centrale. De nos jours, l'action de l'homme sur la nature s'est encore amplifiée en raison des armes que la science lui a données et de la maîtrise que les transports lui ont assurée sur les distances. Ainsi les œuvres humaines issues de tout le passé de l'humanité contribuent elles-mêmes à constituer le milieu, l'environnement, le milieu géographique qui conditionne la vie des peuples. Ainsi pouvons-nous adopter, comme définition de la géographie humaine l'étude des rapports des groupements humains avec le milieu géographique.

Cette définition de la géographie humaine nous permet de concevoir d'une manière concrète quel est son objet et d'en déterminer les cadres et les limites. Elle comprend quatre grands groupes de problèmes qui résultent précisément des rapports des sociétés humaines avec le milieu géographique.

En premier lieu c'est la mise en valeur par les sociétés humaines des ressources que leur fournit la nature ou qu'elles ont conquises sur elle ; ce sont les modes de vie tels que les modèlent les grandes zones naturelles : la vie humaine dans les régions froides ; la vie humaine dans les régions tempérées ; la vie humaine dans les régions arides ; la vie humaine dans les régions chaudes, avec, pour chacune de ces zones, son contingent de plantes cultivées et d'animaux domestiques ; la vie humaine dans la montagne ; la

vie humain sur les côtes.

En second lieu, c'est l'élaboration progressive par les sociétés au cours des temps et à travers l'espace des différents procédés par lesquels elles ont, pour leur subsistance, tiré parti des ressource naturelles, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus compliquées, qu'il s'agisse de cueillette, de chasse et de pêche, ou d'agriculture et d'élevage, ou d'industrie où de commerce, d'échanges et de transports. Il s'agit en somme de l'évolution du type de civilisation.

En troisième lieu, c'est la répartition des hommes, en fonction même des conditions de la nature et des ressources créées par son exploitation : l'extension de l'humanité, son effectif et sa densité, ses mouvements et ses migrations.

En quatrième lieu, ce sont les établissements humains, c'est-à-dire les modes d'occupation de la terre depuis les formes les plus simples jusqu'aux groupements les plus compliqués, depuis la maison et le village jusqu'aux villes et aux États.

Voilà, semble-t-il, le contenu propre de la géographie humaine. C'est dans ces larges cadres que se répartit tout son travail de recherches, toute son œuvre.

Albert Demangeon, « Une définition de la géographie humaine » dans *Problèmes de géographie humaine*, Armand Colin, 1942, p. 28-30 (25-34).

2°) D'une géographie que l'on dit « classique » : exemples de « description raisonnée »

D1 Table des matières de : Albert Demangeon, *La Picardie et les régions voisines*, Paris, Armand Colin, 1906. (Thèse d'état)

CHAPITRE PREMIER

Excursions autour de la région de craie du nord de la France. Les limites d'une région géographique

I. *Les Limites vers l'Est.* La Thiérache. 3
II. *Les Limites vers le Nord.* Le Pays minier. Le Bas-Pays. Le Bas-Boulonnais. 7
III. *Les Limites vers le Sud.* Le Bray. Les « Montagnes » tertiaires 11

CHAPITRE II

La structure du sol

I. *L'Évolution géographique*. Influence de l'Ardenne et de l'axe de l'Artois. Influence des bassins tertiaires de Flandre et de Paris. Les relations avec l'Océan la Manche 16
II. *La Tectonique du sol.* Le plissement de la craie et ses effets géographiques. L'axe de l'Artois. L'axe du Bray. Le synclinal de la Somme. Les autres plis. Le rôle des diaclases dans la formation du réseau hydrographique 25

CHAPITRE III

Les matériaux du sol. la craie

I. *Les Caractères généraux de la craie*. L'uniformité minéralogique des assises de craie. Description de la roche. Les formes du terrain. Les rideaux. Le paysage de craie 37
II. *Les Variétés de craie*. Les craies à bâtir. La craie phosphatée : répartition, gisements, exploitation 50

CHAPITRE IV

Les matériaux du sol. l'argile a silex. les témoins tertiaires. les limons.

I. *L'Argile à silex*. Formation, nature, répartition. Le paysage, d'argile à silex 62

II. *Les Témoins tertiaires*. Nature et répartition. Leur intérêt anthropogéographique 68
III. *Les limons*. Répartition. Description : rôle prépondérant de l'ergeron et de la terre à briques. La valeur agricole des limons 73

CHAPITRE V

Le climat

I. *Les Influences générales*. Les vents. La température. L'humidité. 85
II. *L'Aspect des saisons*. L'hiver. Le printemps. L'été. L'automne 99

CHAPITRE VI

L'hydrographie et ses conditions naturelles

I. *L'Histoire des vallées*. L'individualité des bassins, es hauts graviers. Le creusement des vallées ses étapes. Le comblement d s vallées : la tourbe. Dernier épisode 111
II. *L'Hydrologie de la craie*. La perméabilité. Les nappes d'eau 120
III. *Les Sources de la craie*. Leur caractère. La vie des sources et l'histoire des vallées sèches. Le régime des rivières 126
IV. *Les Marais*. Influence de l'homme sur l'état des vallées 138

CHAPITRE VII

L'hydrographie et le milieu humain

I. *L'Eau sur les plateaux*. Les phénomènes de ruissellement. Les puits ; profondeur et entretien. Disettes d'eau. Mares, citernes et forages 143
II. *L'Eau dans les vallées*. Tourbières et Tourbiers. Jardins : les Hortillonnages. Prairies 150
III. *Moulins et usines hydrauliques*. Valeur des rivières comme productrices d'énergie. 159

CHAPITRE VIII

La côte : les bas-champs et les estuaires

I. *Les Conditions naturelles de la côte*. Le sol ; les alluvions ; les cordons littoraux ; galets sables et vases ; les dunes. Les baies ; l'ensablement ; le retrait de la mer ; l'instabilité des contours et du fond. Le chenal de la Somme 166
II. *La Défense des Bas-Champs*. Les renclôtures ; les desséchements la fixation des dunes, la correction des estuaires 183
III. *L'Exploitation du pays*. La vie des habitants. L'exploitation dela terre. L'exploitation de l'eau 200

CHAPITRE IX

Géographie agricole. La culture

I. *La Conquête du sol par la culture*. Les déboisements ; l'oeuvre des moines ; l'oeuvre du XVIII^e^ siècle ; l'oeuvre du XIX^e^ siècle. Les améliorations foncières 211
II. *Les Produits de la culture*. L'évolution des cultures Les céréales. Lin, chanvre, colza, œillette, tabac, chanvre 224

CHAPITRE X

Géographie agricole. Le bétail. les arbres fruitiers

I. *Le Bétail*. Relations de la culture et de l'élevage. Le mouton. Le cheval. Le porc et la vache 243
II. *Les Arbres fruitiers*. La vigne son antique extension. Le pommier : ses progrès 254

CHAPITRE XI

Les industries urbaines

I. *Les Origines locales de l'industrie textile* 261
II. *Les Fabriques déchues*. Beauvais. Arras, Abbeville, Cambrai 263
III. *La Fabrique de Saint-Quentin*. Les toiles. Les étoffes de coton. La variété des produits. La main-d'œuvre rurale 266
IV. *La Fabrique d'Amiens*. Les étoffes de laine. Les débouchés. La fabrication. Les matières premières. La variété des produits. Les industries récentes 271

CHAPITRE XII

Les industries campagnardes

I. *Origine et développement des industries campagnardes*. Le travail de la terre et les métiers ruraux. La lutte des campagnes et des villes. Les tisseurs d'étoffes de laine entre Beauvais et Amjens. Les tisseurs de toiles dans les campagnes de Beauvais, de Saint-Quentin, de Cambrai et d'Abbeville. Les serruriers du Vimeu. les Badestamiers du Santerre, les tisseurs de Flavy-le-Martel et de Bohain 277
II. *Répartition actuelle des industries campagnardes*. Les petits métiers paysans. La serrurerie du Vimeu. Les grosses toiles de Basse-Picardie. Les articles d'Amiens. La bonneterie du Santerre. Les étoffes du Vermandois et du Cambrésis. Vitalité des industries campagnardes 290

CHAPITRE XIII

Relations économiques et voies de commerce

I. *Relations économiques*. L'échange des produils agricoles ; la Flandre ; Paris. L'échange des procédés industriels ; la Flandre et l'Angleterre. L'échange des procédés agricoles ; la Flandre 305
II. *Voies de commerce*. Les voies de terre ; voies romaines ; foires de Champagne. Les voies d'eau ; la Somme, le canal de la Somme, le canal de Saint-Quentin. Les voies de fer ; le transit international 320

CHAPITRE XIV

L'établissement humain : le champ

I. *Les Communaux*. Pâtures communales. La décadence de la propriété columunale 334
II. *Les Propriétés*. Les propriétaires. La propriété paysanne. La division du sol. Le morcellement du sol 337
III. *Les Exploitations*. Les très petites exploitations. Les grandes exploitations. Caractère de l'exploitation ordinaire. Un type de cultivateur-propriétaire 347

D2 Table des matières de : Max Sorre, *Les Pyrénées méditerranéennes ; étude de géographie biologique*, Paris, Armand Colin, 1913. (Thèse d'état)

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Les paysages et les traits généraux de la structure

CHAPITRE I. — LES PAYSAGES. — I. Le défilé de Leucate. — II. Déroulement des aspects méditerranéens en Roussillon et en Ampurdan de Leucate à Gérone. — III. Effacement des impressions méditerranéennes en Conflent, de Perpignan à Mont-Louis. — IV. Champs et prairies du Capcir et de la Cerdagne. — V. Les hauts pâturages et les vallées de l'Andorre ; les spectacles de la vie en montagne. — La plaine de la Seu d'Urgel. VI. Les aspects de la Catalogne, basses et moyennes montagnes. VII. Impressions méditerranéennes dans la Garrotxa d'Ampurdan. — VIII. Premier classement de ces impressions ; ressemblances et oppositions 15

CHAPITRE II. — LE SOL ET LES FORMES DU RELIEF. — I. Difficulté de l'étude. — II. Histoire géologique de la chaîne, sa structure générale — III. Le sol et les formes du relief dans la partie intérieure de la chaîne. — IV. Le sol et les formes du relief sur le front oriental et méridional des grands massifs. — V. Les regions d'effondrement et le littoral. — VI. Conclusion 41

DEUXIÈME PARTIE

L'étagement des types de climat et des formes de la végétation. — Les eaux

CHAPITRE III. — LE CLIMAT. — Les lacunes de l'information. I. Insolation et température, variations altitudinales.— II. Explication du régime des vents déplacements saisonniers des centres d'action de l'atmosphère. Importance du bassin méditerranéen catalan, du golfe du Lion, des basses montagnes catalanes. La tramontane, les vents de printemps, les orages d'été. —- III. La pluie. Types pluviométriques. La neige. La tension de la vapeur d'eau, ses variations altitudinales. — IV. Classification des climats, étagement des types. — V. L'exposition et le climat local ou topographique. — VI. Question de la variation du climat 67

CHAPITRE IV. — LES EAUX. — I. Comment la cirbulation superficielle et souterraine des eaux peuvent accentuer ou atténuer les effets du climat ; moyens d'étude. — II. La région d'alimentation des rivières principales. — III. Les rivières du front méditerranéen.— IV. Les eaux du sol dans les plaines littorales. — V. Ter et Llobregat. — VI. Sègre 113

CHAPITRE V. — LES FORMES DE LA VÉGÉTATION SPONTANÉE. — I. La végétation, expression du climat et du sol. — II. Zone littorale, associations du Cakile maritima, des Salicornia, du Cineraria maritima. — III. L'étage des végétaux à feuilles persistantes. Le Chêne-vert, sa limite altitudinale, abaissement de cette limite dans la Catalogne sous-pyrénéenne. Association du Chêne-vert. Sa forme dérivée, la garigue. Association du Pin Pignon et sa forme dérivée. Association du Chêne-Liège et sa forme dérivée, le maquis. Association du bord des eaux. Les limites du monde méditerranéen ; l'Olivier, parallélisme des variations altitudinales de sa limite avec celles du Chêne-vert. — IV. L'étage des feuillus. Son extension dans la Catalogne sous-pyrénéenne. Réduction dans les vallées intérieures des Pyrénées. Association du Chênie à fleurs sessiles. Association du Châtaignier. Association du Hêtre. Le Sapin. Rôle du Pin sylvestre dans cet étage. — V. Etage subalpin. le Pin sylvestre et le Pin de montagne. — VI. Les associations buissonnantes et herbacées de l'étage des feuillus à étage alpin. Formes primitives et formes dérivées. Association arbustive épineuse de la Cerdagne. Association du Buis. Association du

Genêt à balai. Association du Rhododendron. La prairie mouilleuse et l'humus acide. Association du Swertia perennis. La prairie alpine (Gentianes). Association des éboulis et des rochers (Saxifrages). — VII. Résumé. Le paysage végétal méditerranéen, le paysage végétal catalan, le paysage végétal pyrénéen. Signification de ces faits au point de vue de la géographie humaine. Conclusion de la seconde partie 138

TROISIÈME PARTIE

Les genres de vie

CHAPITRE VI. — LES ÉTAPES DE L'ADAPTATION DE L'HOMME AU SOL. — I. Ancienneté de l'occupation humaine et complexité de l'évolution historique. — II. L'homme préhistorique et les clairières de la forêt. — III. Les premières civilisations : le contact de plusieurs genres de vie ; Ligures, Ibères, Celtes et Grecs. — IV. Formation d'un nouveau genre de vie ; Celtes et Romains ; établissements humains, divisions administratives. — V. L'invasion et la reconquête : la vie à la fin du Moyen Age ; type de peuplement, pratiques et langue. Différenciation géographique croissante. — VI. Transformation de ce genre de vie : le mais, la pomme de terre ; changements dans la condition des populations rurales ; l'industrie. Esquisse des genres de vie au XVIII[e] siècle. — VII. Le fait politique, la frontière. Différenciations qui lui sont dues. Enrichissement du tableau des genres de vie à la fin du XIX[e] siècle. — VIII. Conclusion. — Ce qu'il y a d'uniforme, ce qui représente la part des combinaisons fortuites, ce qui exprime les exigences du milieu naturel. — Résumé 207

CHAPITRE VII. — LES GENRES DE VIE MÉDITERRANÉENS. AMPURDAN ET ROUSSILLON. — *A.*- I. Divers genres de vie méditerranéens. — II. Une plaine méditerranéenne dont l'évolution est ralentie L'Am purdan, le climat et le sol — III. Les spécialisations agricoles, les céréales, l'élevage, l'Olivier, le Bas-Ampurdan.— IV. La géographie humaine, le centre de la vie de l'Ampurdan. — *B.*-V. Une plaine méditerranéenne dont l'évolution est accélérée, le Roussillon, le climat et le sol. — VI. L'irrigation, le sol arrosé, la horta. — VII. L'aspre, les vestiges de l'économie ancienne. — VIII. La vigne. — IX. La géographie humaine (démographie, villes). — X. Conclusion : l'homme des plaines 233

CHAPITRE VIII.— LES GENRES DE VIE MÉDITERRANÉENS. LES COLLINES. — I. Le genre de vie des collines à sols variés ; la Garrotxa. — II. Le genre de vie des collines ou des basses montagnes à sols siliceux. L'évolution contemporaine ; les industries du liège dans les monts Gavarras. — III. Combinaison de ces genres de vie avec la vie de pêche maritime sur le littoral des Albères.— IV. Les genres de vie méditerranéens au contact de la montagne ; la vega de Prades et la vega de la Seù d'Urgel. — Conclusion. 282

CHAPITRE IX. — LES GENRES DE VIE DE L'ÉTAGE INTERMÉDIAIRE. — I. Énumération de ces genres de vie. — *A.* II. La vie agricole de la Catalogne sous-pyrénéenne. La plaine d'Olot. — III. La région de Ripou.— IV. La vie industrielle, son développement. Indépendance relative des industries textiles vis-à-vis du milieu géographique. — *B.* V. La vie agricole dans les vallées moyennes du Confient. Analogies avec la Petite-Cerdagne. — VI. Les industries extractives, leur premier état. — VII. Union des deux genres de vie. — VIII. Conclusion 312

CHAPITRE X— APPARITION DES CARACTÈRES PROPRES AUX GENRES DE VIE PYRÉNÉENS. — I. Zone où ces caractères se manifestent — II. Combinaison de l'agriculture et de l'art pastoral. — La vallée de Pardinas, les Garroches. — III. L'habitation temporaire et la prairie de fauche, la vallée de Mosset, la vallée de Seteasas, la vallée de la Llosa. — IV. Exploitation des hauts pâturages ; autonomie des vallées ; vallée de Tosas, vallée de Ribas, vallée de Carol. — V. L'émigration, vallée de Tuxent. — VI. Conclusion 345

CHAPITRE XI. — LES GENRES DE VIE PYRÉNÉENS. LA CERDAGNE, LE CAPCIR, LE CARLIT. — I. Introduction. — IL La Cerdagne : 1° Les caractères du milieu physique ; 2° Les cultures, les céréales et le verger ; 3° La prairie irriguée et le troupeau ; 4° La forêt des pentes. — III. Le Capcir : la conquète du sol de la plaine et sa répartition entre les céréales et la prairie. — IV. Le Carlit : ses forèts et ses pâturages ; leur condition juridique. — V. Le milieu humain ; les types de peuplement ; l'habitation rurale et la vie rurale. — VI. L'homme, les caractères de l'évolution historique. — VII. Conclusion 366

CHAPITRE XII.— LES GENRES DE VIE PYRÉNÉENS. L'ANDORRE.— I. Le milieu naturel et l'évolution du groupement humain, les conditions de la vie moderne de l'Andorre. — II. La vie agricole. — III. La vie pastorale et la forêt. — IV. Les établissements humains. — V. L'homme 412

CHAPITRE XIII. — LA VIE DE RELATIONS, SON INFLUENCE SUR LA VIE LOCALE. — I. Rapports de la vie de relations avec la vie locale. — II. Les rapports des divers genres de vie, sentiers de montagne et routes de transhumance. — III. Les relations avec le monde extérieur, la voie méditerranéenne, les voies de pénétration à l'intérieur de la montagne. — IV. Les transformations actuelles du réseau. 454

CONCLUSIONS 477

T4 Le Morvan, décrit par P. Vidal de la Blache

De Vézelay, belvédère naturel, on voit à une lieue vers l'est le paysage, tout bourguignon jusque-là, changer d'aspect. Le Morvan s'annonce comme une croupe à peine accentuée en saillie, mais qui contraste par son uniformité, sa tonalité sombre avec le pays calcaire. Lentement il s'élève vers le sud, d'où seulement, vu du bassin d'Autun, il présente l'aspect d'une chaîne.

Le pays dont les différences s'accusent ainsi est bien une de ces contrées à part qui, pour le cultivateur ou vigneron des « terres plaines », éveillent l'idée d'une vie ingrate, et dont les usages, les cultures, les patois constituent pour lui un monde étranger. Ce n'est pas que le Morvan soit considérable par sa hauteur ni par son étendue ; mais, fragment mi à nu du massif primaire, il oppose aux belles cultures des plaines qui l'avoisinent la pauvreté d'un sol siliceux, privé d'éléments fertilisants, moins propre aux moissons et à l'engraissement du bétail qu'aux arbres et aux landes, aux genêts à balai, aux grandes digitales, aux taillis de hêtres et de chênes. Ce n'est pas ici l'aspérité des pics qui rebute la circulation : le Morvan, arasé depuis les âges les plus anciens, quoique temporairement envahi dans la suite par diverses transgressions marines, n'a plus que le socle de ses anciennes cimes ; il ne présente guère à la surface que des croupes d'un modelé large et d'apparence parfois presque horizontale. Les grandes routes, à l'exemple des voies romaines, n'ont pas eu de peine à s'établir sur la convexité des parties hautes. Mais ce qui manque, c'est la chose dont dépend vraiment la physionomie d'un pays, car elle règle le mode d'habitation et les relations quotidiennes : la circulation de détail. Entre ces croupes il n'y a que des ravins ou des vallées trop étroites ; une infinité de petites sources imbibent les vallons et les creux, y suintent en *vernis* ou marais semés d'aulnes et de joncs, noient les prairies, creusent d'ornières profondes les sentiers raboteux, multiplient des ruisseaux qu'on ne pouvait jadis traverser que sur des troncs équarris ou des pierres disposées au travers.

C'est ce qui a tenu isolés ces petites fermes ou ces hameaux entre leurs sentiers couverts, leurs *ouches* ou petits terrains de culture aux abords des maisons, leurs haies d'arbres et leurs ruisseaux. Le contraste était grand entre cette dissémination et les bourgs agglomérés des pays calcaires ; moins frappant toutefois encore que celui qu'offrait l'aspect des maisons. Privée de la belle pierre de taille qui imprime même aux plus humbles demeures un air d'aisance, la vieille maison du Morvan, celle que les progrès actuels de la richesse font chaque jour disparaître, mais qu'on retrouve encore çà et là, a un aspect informe et sauvage. Basse et presque ensevelie sous son toit de chaume, elle dit ce que fut longtemps la condition de l'homme dans ce pays arriéré de *terres froides*, pays de loup, a dit un de ses enfants. De grandes routes pouvaient le traverser, mais rien n'y attirait, rien n'y fixait ; il fallait en sortir pour s'élever à un mode meilleur d'existence.

Comme le bord oriental du Massif Central, le Morvan, trop rigide pour obéir aux plissements qui ont

achevé de dresser les chaînes des Alpes et du Jura, a été fracturé sous l'effort de ces mouvements terrestres. C'est à ce réveil relativement récent du relief qu'est dû le grand travail de déblaiement qui en a dégagé le pourtour. Non contentes de ne laisser à sa surface que de rares et petits lambeaux des couches sédimentaires qui l'avaient couvert, les eaux, se précipitant sur la pente nouvelle créée vers le nord et vers l'ouest, ont labouré de leurs efforts combinés le pied du Morvan, déchiré le plateau calcaire qui l'enveloppait, et au-dessous des buttes isolées qui en laissent voir l'ancienne continuité, mis à nu les terrains marneux et fertiles du lias. Un large sillon déprimé, où abondent les eaux, les cultures, les herbages même et les riches villages, s'est ainsi dessiné en contiguïté avec le Morvan. Une ceinture de pays fertiles, que le langage populaire a su parfaitement distinguer, se déroule au nord, au nord-est et à l'ouest. Au nord, où l'action des eaux s'est exercée avec le plus de force, ce sont les *terres-plaines* au contact desquelles Avallon, dernière ville morvandelle, se dresse sur ses roches de granit rouge. Au nord- est, c'est l'*Auxois*, largement labouré par les sillons de l'Armançon et de ses tributaires. À l'ouest les accidents tectoniques ont plus profondément morcelé la topographie ; les formes de terrains se mêlent et s'enchevêtrent davantage : cependant les sillons qu'entre les débris des plateaux calcaires et les fragments soulevés de roches anciennes, ont creusé l'Yonne et ses premiers affluents, continuent distinctement le pays d'herbages, d'eaux et de cultures qui forme, sous le nom de Bazois, la plus riche partie du Nivernais.

Nulle part le caractère de la contrée ne se laisse mieux saisir que de Vézelay . Peu de sites donnent plus à penser. La vieille église romane, debout entre les humbles maisons, les murailles croulantes et les enclos de vignes à flanc de coteau, domine la plaine où la Cure, au sortir des granits, a tracé son cours. Çà et là, vers le nord ou le sud, des collines semblables par leur profil géométrique, leur sol roux et rocailleux, leurs plates-formes de même hauteur, se détachent et s'isolent de la grande masse calcaire avec laquelle elles ont fait corps. Le vaste et grave horizon qui se déroule de Vézelay permet d'en distinguer un certain nombre entre les plans auxquels l'oeil s'arrête. Mais ce qu'on peut apercevoir n'est qu'une partie de ce qui existe. En réalité, ces témoins se répartissent tout le long d'une zone qui, sauf dans le sud, environne le Morvan. On les retrouve avec leur air de parenté depuis la vallée de la Nièvre jusqu'à celles de l'Yonne, de la Cure, de l'Armançon, et jusqu'aux chauves collines qui dominent, vers Chagny, l'ouverture du grand passage central entre la Saône et la Loire. Ainsi, en avant du plateau compact qui s'est maintenu entre Châtillon-Sur-Seine et Langres, et qui constitue ce qu'on appelle la montagne, se déroule une zone déchiquetée où ce plateau n'existe plus que par lambeaux. Un pays de plateaux a été changé en pays de collines ; et celles-ci se dressent sur le soubassement d'une plaine marneuse dont le contact leur fournit des sources. Elles veillent ainsi, en avant de la grande formation calcaire dont elles ont été plus ou moins séparées, comme autant d'observatoires naturels. Nombreuses sont les petites villes qui, depuis le Nivernais jusqu'à l'Auxois, ont pris position sur ces coteaux ; nombreux aussi, les vieux établissements dont il ne reste qu'un village, comme Alise-Sainte-Reine ; ou moins encore, des vestiges de vagues fortifications, comme sur ce mont de Rème, qui surveille, près de Chagny, l'entrée de la dépression entre la Saône et la Loire. Un passé de souvenirs lointains plane sur tout ce pays.

C'est moins à l'abaissement de niveau qu'à l'abondance de ses ressources propres que la périphérie du Morvan dut sa précoce signification humaine. Sur le Morvan elle a l'avantage d'un terrain riche et propre à tous les genres de culture. Sur le plateau calcaire aux dépens duquel elle a été taillée, et qui ne tarde pas à se reconstituer dans sa masse, elle a celui que ménagent les eaux partout présentes ou voisines, faciles à diriger et à réunir en canaux. Aussi parmi les régions de passage qui ont servi à relier la vallée du Rhône à la Manche, elle apparaît comme la plus anciennement connue et fréquentée. Avec une persistance remarquable, la géographie politique traduit le rôle d'intermédiaire que la nature lui a départi. La domination du peuple gaulois des Éduens était à cheval sur les versants de la Loire, de la Saône et de la Seine. Il en fut de même plus tard de la première Lugdunaise, puis de la province ecclésiastique de Lyon, et du duché féodal de Bourgogne. Il y eut là un groupement qui maintint en un seul faisceau les avenues de ce grand passage des Gaules.

P. Vidal de La Blache, « Le Morvan », *Tableau de la géographie de la France*, 1903, p. 113-116.

T5 LE DELTA DU DANUBE. — Par ses dimensions et la rapidité avec laquelle il avance, le delta du Danube est digne du grand fleuve qui y achève son cours. Ses 3 500 kilomètres carrés de terres amphibies font faire à la ligne littorale une saillie de 30 kilomètres. Les levés de précision des ingénieurs et les études des géographes et biologistes roumains en éclairent la physionomie singulière. Le vaste estuaire ouvert entre le plateau bessarabien et le massif du Nord de la Dobrogea a dû d'abord être fermé, à la hauteur de Tulcea, par un cordon littoral barrant un liman bientôt comblé. De la série des nouveaux cordons qui ont

dû se former ensuite, il semble qu'on ait des restes vers Chilia et peut-être à Letea (fig. 182[1]). On doit admettre un allongement si rapide des bras du fleuve que le cordon le plus avancé, aligné suivant la courbe du littoral bessarabien, a été dépassé avant que la lagune ne fût entièrement comblée. De ce moment date la lutte, qui dure encore, entre la progression des bouches, tendant à donner un front de delta lobé, et le courant littoral, qui tend à régulariser la courbe du front, par l'attaque des protubérances et la formation de flèches isolant entre elles des lagunes. Les variations de puissance des bras principaux du fleuve sont venues compliquer les choses. Le bras de Saint-Georges devait recevoir la grande masse des eaux à l'époque où le front du delta était au niveau du Grindu de Caraorman et où l'isolement du lac Razelm se dessinait, tandis que le bras de Chilia était encore occupé à combler une lagune derrière le cordon de Letea. Puis l'avantage est passé au bras de Sulina, qui a dû s'avancer à plusieurs kilomètres en avant de sa bouche actuelle, comme l'indiquent les cordons littoraux coupés obliquement par la plage. Saint-Georges a repris l'offensive, isolant, outre le Razelm, les lacs Zmeica et Sinoe. Mais, depuis au moins un siècle, il est bloqué par le courant littoral, et c'est Chilia qui pousse vigoureusement dans la mer ses digitations ramifiées.

Dans l'ensemble, la terre a gagné si vite que la surface du delta ne s'élève pas à plus de 1 m. 50 au-dessus de la mer et est presque constamment sous l'eau, en dehors du réseau des *grindu*, anciens cordons littoraux ou digues naturelles des bras du fleuve. Une mer de roseaux infinie voile la nappe liquide, laissant apparaître çà et là le miroir d'eaux plus profondes. Ce tapis vert s'étend même sur des fonds de plus de 1 mètre, radeau flottant, formé par les racines enchevêtrées, qu'on appelle *plaur*. Dans cette étrange région, on ne sait où sont les limites de la terre ferme, et les anciens lits isolés ne se reconnaissent eux-mêmes qu'en hiver, quand leurs eaux immobiles sont gelées. La richesse de la faune aquatique, les innombrables variétés d'oiseaux migrateurs, l'éclat de la végétation au printemps sur les dunes donnent l'impression d'un monde qui n'est pas fait pour l'homme.

La possession des bouches du plus grand fleuve de l'Europe centrale n'est pourtant pas sans valeur. On sait qu'une Commission Internationale est investie depuis plus d'un demi-siècle d'une souveraineté sur le bras estimé le plus favorable à la navigation. C'est celui de Sulina qui a été choisi, comme débitant actuellement le moins d'eau et, par suite, le moins d'alluvions. Coupures de méandres et dragages ont réussi, en effet, jusqu'à ces dernières années, à y maintenir des profondeurs suffisantes ; et le port de Sulina, petite ville cosmopolite, isolée entre la mer et les marécages, a vu passer un trafic chaque année plus important, jusqu'à 4 500 000 tonnes en 1911, presque exclusivement formé par les céréales. Là, en effet, les gros vapeurs anglais calant plus de 6 mètres complètent leur chargement, commencé à Braila, par transbordement des chalands qui descendent le Danube. D'autres achèvent de se remplir de bois venus de Galati. Tous trouvent des chantiers de réparation bien outillés. Mais un danger se dessine de plus en plus : la progression des bouches de Chilia détourne le courant littoral, et l'ensablement gagne, malgré le prolongement des digues et les dragages répétés. La Roumanie invoque cet argument, parmi bien d'autres, pour réclamer le droit d'aménager par ses propres soins le débouché commercial du Danube.

Elle se préoccupe d'ailleurs de la mise en valeur du delta lui-même. La richesse de la faune aquatique est exploitée par des pêcheurs russes, appartenant généralement à la secte des Lipovans. On prend sur les bras principaux du Danube de gros silures pesant plus de 100 kilogrammes, des sandres, des esturgeons, dont les zoologues comptent sept espèces, donnant un caviar renommé. Dans les lagunes et dans les lacs entourés de « plaur » prospèrent les carpes, sandres, brochets, comme dans la Balta de Galati et Braila ; à une condition, toutefois, c'est que les eaux douces s'y déversent régulièrement. Les grands lacs du Sud, le Razelm et le Dranov, ont été sauvés par le percement de canaux y amenant le flot des crues du bras de Saint-Georges. Depuis l'achèvement de ce travail, le Razelm seul donne par an 3 millions de kilogrammes de poissons. Le flot bienfaisant a été ensuite conduit au lac Badadag et au Sinoe.

Ce n'est pas tout, On peut songer à tirer parti des remblais naturels, connus sous le nom de *grindu*, qui émergent même au moment des plus fortes crues, couverts de forêts de chênes superbes, à Letea par exemple. Leur surface représente 14 000 hectares, dont une partie est cultivée ou pâturée. On pourrait, par des endiguements, gagner 50 000 hectares d'herbages. Ces projets se rallient à ceux qui concernent la Balta de Braila.

Emmanuel de Martonne, 8e partie « La Roumanie » dans *Europe centrale*, tome IV de la Géographie universelle, P. Vidal de la Blache et L. Gallois, dir., 1931, p. 786-787.

[1] *Cf.* document ci-après.

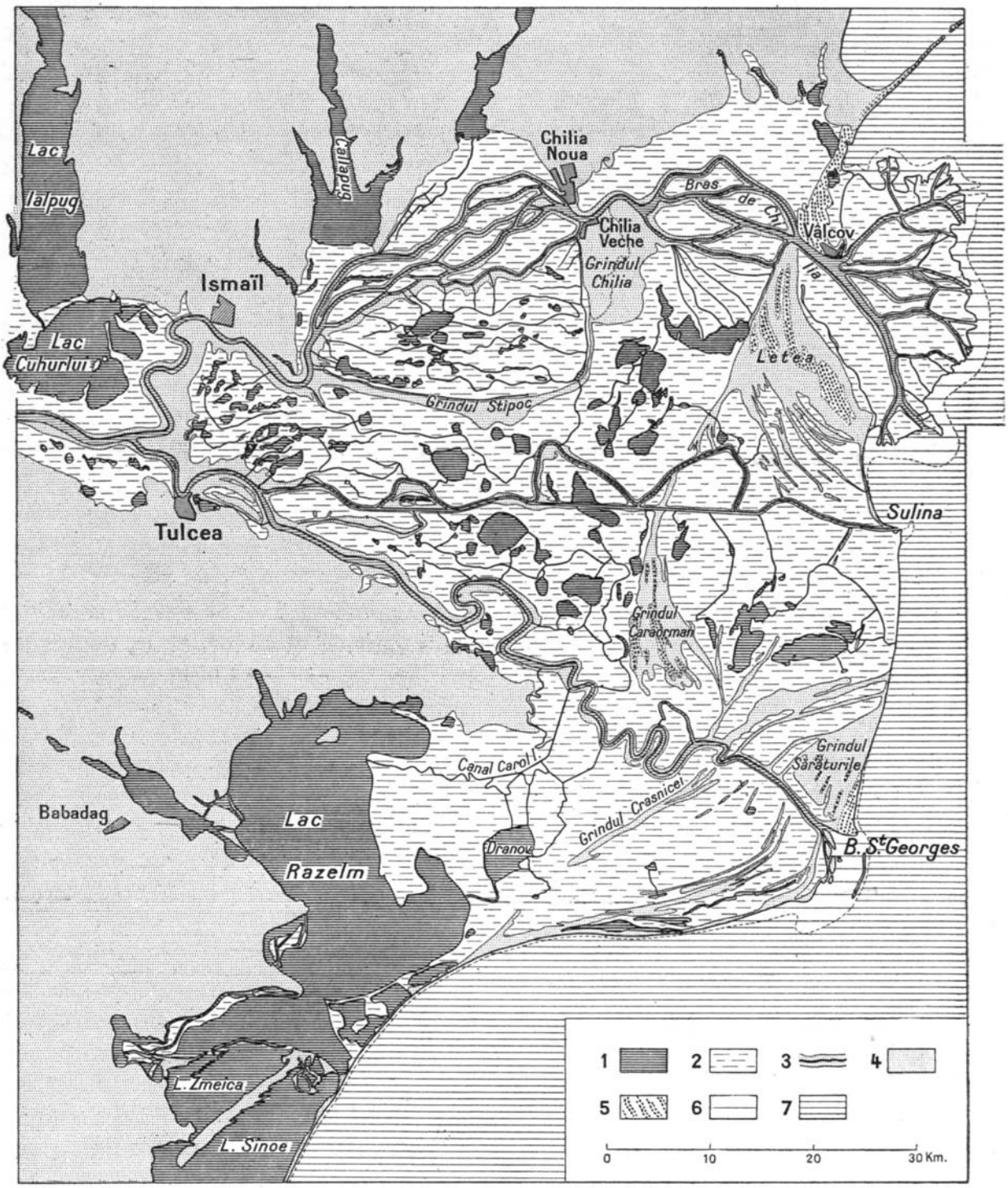


FIG. 182. — Le delta du Danube.

1, Miroirs d'eau libre. — 2, Plaine inondée, avec radeau flottant (*plaur*). — 3, Grindu. — 4, Terre ferme. — 5, Dunes. — 6, Profondeurs marines au dessous de 2 mètres. — 7, Profondeurs marines au-dessus de 2 mètres. — Échelle, 1 : 700 000.

3°) Motifs d'une rupture

T7 Les géographes, s'efforçant d'ériger en système la description raisonnée de notre planète, ont mieux réussi dans leurs méthodes de recherche en géographie physique qu'en géographie humaine. La matière humaine, surtout sous la forme collective et sociale, est d'une extraordinaire fluidité, et les « humanistes » ne disposaient d'aucun outillage d'analyse comparable à celui que les sciences expérimentales et mathématiques avaient édifié pour pénétrer le secret des phénomènes de la Nature. On se contente, en général, de faire très attention dès que l'on aborde en géographie humaine les relations de cause à effet. La causalité est bien délicate en notre discipline : mais le scientifique ne saurait se contenter, tel un chef de cabinet ministériel, d'apprécier « la délicatesse » des questions qu'on lui soumet. Il lui faut rechercher des moyens de pénétrer dans les brumes de cette causalité et il ne saurait se lasser de s'efforcer à les dissiper.

Certains téméraires ont cru faire de la science en simplifiant les choses. Ils ont établi des rapports de cause à effet entre des phénomènes dont la coïncidence dans l'espace ne signifiait ni la coïncidence dans le temps, ni une liaison déterminante. Ces apôtres du déterminisme ont ainsi observé que les déserts d'aujourd'hui jouirent jadis d'un climat plus humide ; ces déserts sont encore parsemés de ruines témoignant de civilisations jadis brillantes, mais disparues ou dégradées. On déduisit du rapprochement de ces deux observations que ces civilisations furent ruinées par le dessèchement. L'archéologie a déjà démontré l'erreur profonde d'une telle hypothèse. Il semble même que le dessèchement détermina une concentration de population autour des points d'eau et sur la bordure des déserts ; cette concentration exigea l'organisation d'une vie en commun, d'un usage de l'eau dans l'intérêt général, d'où s'ensuivit la naissance de nos civilisations et des principes moraux qui nous gouvernent encore. Prétendre que le comportement des hommes est déterminé par les influences et les variations du milieu physique n'est qu'un effort d'expliquer « en gros », par des méthodes plus intuitives que déductives, et reposant essentiellement sur le principe du moindre effort. L'échec avéré sur cette voie nous fait ressentir tout de suite le besoin d'une méthode d'analyse indépendante de notre art, déjà assez avancé, d'analyse du milieu physique.

L'histoire et notre connaissance du présent nous enseignent que dans des mieux semblables, à la même époque, les conditions de vie et d'activité de l'homme peuvent fort bien présenter des tableaux très différents. Il est curieux de constater les similarités qui semblaient unir la Californie et le Maroc par exemple : ces pays sont situés tous deux presque aux mêmes latitudes, sur le rivage occidental d'un continent massif ; les climats sont semblables, et le rapprochement peut aller jusqu'aux brouillards célèbres de la région de Casablanca, que l'on retrouve vers San Francisco. Même la structure orographique est assez semblable. La superficie de l'État de Californie est presque exactement celle de la zone française au Maroc et les chiffres de population étaient presque égaux en 1940 ! Pourtant, faut-il rappeler les différences ? Nul géographe humain ne classerait dans la même catégorie ces deux pays. Et l'opposition était bien plus considérable avant que la colonisation française touchât le Maroc : Californie et Maroc en 1900 n'avaient vraiment que des caractères physiques en commun. Le climat ni la topographie n'ont pourtant changé de 1900 à 1940, nous le savons tous ; pourtant, Californie 1900 et Californie 1940 sont fort différentes sur le plan économique et social. Certaines conditions ont donc changé au Maroc, comme en Californie, par suite d'action humaine. De tels changements font la vie de ce monde qu'étudie la géographie humaine : ils se produisent localement et constamment, maintenant en perpétuelle évolution l'humanité, alors que la ronde des saisons se poursuit et que les mappemondes d'isothermes et d'isohyètes ne varient guère. Le Nord canadien s'industrialise et s'anime d'une vie nouvelle, tout en demeurant le Grand Nord des immenses espaces et du terrible froid. Les progrès de la technique et l'art d'organisation des hommes modifient la signification des données de la Nature ; la permanence d'une météorologie extrémiste n'empêche pas la naissance d'une géographie humaine toute neuve.

Nul ne songerait à nier que le milieu physique assume notre ravitaillement exclusif en matières premières. Mais les données physiques sont des données brutes, douées d'une certaine malléabilité, et l'homme est précisément supérieur aux animaux parce qu'il a le pouvoir de modeler la nature. Ses efforts sont plus strictement limités en certaines régions où les éléments naturels (température, humidité, vent, etc.) accusent des extrêmes excessifs. Du moins, les hommes ayant accumulé les observations scientifiques dans les climats tempérés, avons-nous tendance à considérer comme des excès les cas où la température et l'humidité s'écartent trop de la normale. Mais qu'est-ce que la normale en géographie ? La moyenne de l'Europe à laquelle nous sommes plus habitués ? Il serait difficile de le maintenir encore malgré tout le poids de la tradition. Si l'Europe créa et développa la science de l'observation, cette science même,

exportée à travers le monde, nous démontre aujourd'hui que l'Europe, par sa structure, son climat, est l'exception, tandis que le continent massif est bien la règle. La mousson nous parut d'abord être un régime exceptionnel propre à l'Extrême-Orient. Mais nous savons aujourd'hui que des systèmes de moussons se retrouvent en Australie, en Arabie, en Afrique Orientale et à Madagascar, en Afrique Occidentale comme au Brésil et en Amérique du Nord. « La révolte des continents massifs » dépasse donc largement le terrain politique et économique pour venir bouleverser nos connaissances et nos standards géographiques. En géographie humaine, une telle révision profonde est plus nécessaire encore qu'en géographie physique, puisque l'Europe seule, depuis cinq cents ans, connut une vie intérieure assez stable, sans grande interférence provenant de l'extérieur

J. Gottmann, « De la méthode d'analyse en géographie humaine », *Annales de géographie*, n° 301, vol. LVI, janvier-mars 1947, p. 1-3 (1-12).

T8 Il est difficile d'imaginer un plus grand divorce et une plus grande incompréhension que ceux qui séparent la géographie française contemporaine des travaux qui viennent des États-Unis, de Grande-Bretagne, de Suède ou d'U.R.S.S. Ou, plutôt, ils n'ont d'égal que le fossé qui sépare, dans ces mêmes pays, les ouvrages de géographie régionale et les ouvrages de ce que l'on y appelle parfois la « nouvelle géographie ». Pour employer une image des mathématiciens, ces trois ensembles n'ont à peu près aucune intersection.

Cette double et dramatique rupture révèle une crise fondamentale, directement sensible à la lecture de ces trois types de travaux : une crise excitante pour l'esprit sans doute, mais aussi profondément inquiétante. Elle pose, à long terme, le problème de l'avenir de la géographie française dans la géographie mondiale, et le problème de la nature de la géographie régionale.

R. Brunet, « Pour une théorie de la géographie régionale », dans *La pensée géographique française, Mélanges A. Meynier*, Rennes-St-Brieuc, Presses Univ. de Bretagne, 1972, p. 649 (649-662).

T9 Dans un article récent, Jean Labasse s'est livré à l'analyse « d'une controverse qui embrasse l'ensemble des sciences humaines, et donc la géographie : quel rôle et quelle place reviennent aux méthodes quantitatives...». S'il y a controverse, et elle existe, Labasse ne l'a pas inventée, son accent polémique n'est-il pas l'indice que le débat porte bien davantage sur la conception de la géographie que sur ses méthodes ? Mais alors, si tel est le cas, la dispute a un fondement philosophique et la méthodologie n'est citée en cause que pour servir de prétexte. En réalité, ce ne sont pas des combats sur les méthodes qui se déroulent, il faudrait, pour s'y livrer, maîtriser les unes et les autres, mais des luttes idéologiques. À travers elles, pourtant, on peut reconnaître une inquiétude épistémologique qui transparaît le mieux et le plus sereinement dans les recherches poursuivies, ces dernières années, sur l'histoire de la géographie. Lorsqu'une telle réflexion historique s'épanouit en recherche épistémologique on peut penser qu'il y a « crise ». Crise au niveau des méthodes dont les lacunes deviennent évidentes. C'est ce que Meynier a appelé « le temps des craquements »,[2] propice sans nul doute aux essais et aux tentatives de renouvellement. L'hostilité aux méthodes quantitatives est une attitude qui nous intéresse moins que sa signification tout à la fois dangereuse et contradictoire. Dangereuse en un moment où la géographie de contemplative veut devenir active et contradictoire par rapport à ses processus d'évolution que nous allons nous attacher à décrire à travers quelques exemples.

La géographie humaine, faut-il le rappeler, est une création du XIX^e^ siècle, qui a vu émerger pour la première fois cette étrange figure du savoir qu'on appelle l'homme et qui a ouvert un espace propre aux sciences humaines[3]. Malgré des précurseurs brillant, la géographie humaine n'a pas tenu sur cette frange pionnière une place aussi importante que l'histoire, la sociologie, l'ethnologie ou l'économie politique. Est-ce inhérent à une tentative dont la complexité confinait à l'impossibilité, si l'on songe qu'il ne s'agissait de rien de moins que de restituer et d'expliquer l'imbrication dynamique de deux trames, l'une physique et l'autre humaine, évoluant à des rythmes différenciés ? Oui et non, car si cette double nature de la géographie humaine fut suspectée, elle ne fut guère explicitée, sinon par les sociologues et, encore, accidentellement dans leur phase impérialiste, lorsque ils souhaitaient que la géographie se limitât au cadre physique et qu'elle leur abandonnât l'étude des faits humains ou sociaux. Une raison plus pratique et dont

[2] Meynier A. : Histoire de la pensée géographique en France, Paris 1969, p. 117 et ss.
[3] Foucault M. : Les mots et les choses. Paris 1966, p. 16.

la pertinence nous apparaît plus grande, explique la place discrète dans laquelle s'est cantonnée notre discipline : elle réside dans la précarité méthodologique de la géographie humaine qui n'a pas pu puiser, telle la géographie physique, dans l'outillage des sciences expérimentales. Aussi, pendant les premières quarante année de ce siècle, la géographie physique a-t-elle joui d'un prestige plus grand que la géographie humaine. Il a fallu tous les progrès et tous les défrichements des sciences voisines et spécialement la sociologie de Durkheim, pour que s'impose la géographie dont le but suprême « consiste dans l'explication de l'homme sur la terre » (A. Meynier). Peu à peu, les géographes ont su forger les instruments méthodologiques qui leur manquaient. Mobilisation d'une imagination géographique dont l'ampleur et l'audace actuelles ne laissent pas d'inquiéter les tenants d'une géographie humaniste. L'humanisme, que Braudel qualifie de « rétrograde et d'insidieux », peut-il encore servir de cadre aux sciences humaines[4] ? L'imagination géographique a toujours été nomade et ses incursions lointaines ont presque toujours été bénéfiques. Aussi n'y a-t-il pas contradiction à vouloir briser son élan ?

C. Raffestin, « Réflexions sur les processus d'évolution de la géographie humaine », *Geographia Helvetica*, XXVI, 1971, n° 2, p. 53 (53-57).

T10 Comment douter que la géographie française soit en train de vivre de nouvelles transformations ? […] Le « décollage » de ces nouvelles recherches a été favorisé par toute une série de contestations, dont beaucoup sont fort anciennes, mais qui ont pu converger, peut-être en partie grâce à ce catalyseur que furent les passionnants et interminables débats et remises en cause de 1968, et d'après. La critique de la lourde thèse d'État, du travail de recherche mené dans un isolement parfois jaloux, de l'accumulation des monographies, y ont eu leur part. Les abondantes discussions sur la notion de région, à la fois enrichies et obscurcies par maint colloque et par la pratique de l'aménagement, ont laissé des troubles durables, et même provoqué l'impatience. Cette participation intensive et généralisée aux équipes d'aménagement a multiplié les contacts interdisciplinaires, et développé l'intérêt de géographes pour d'autres approches, notamment celles des sociologues et des économistes ; les interrogations classiques sur l'unité, la spécificité et parfois l'existence même de la science géographique en ont pris un tour plus aigu. La publication à un rythme rapide des grands manuels anglo-saxons, le séjour de jeunes chercheurs français aux États-Unis ou au Canada, la fréquentation de mathématiciens qui avaient accepté de s'intéresser aux recherches et à l'enseignement de la géographie, ont amélioré la connaissance de nouvelles approches et de nouvelles techniques. (p. 73-74)

[…]La deuxième préoccupation vient d'une prise de conscience ; elle est sans doute moins générale, parce que ses implications sont moins claires. Elle est peut être moins le fait de débutants que de chercheurs qui ont assez longuement éprouvé les limites de leurs propres méthodes. Cette inquiétude naît de la pratique d'une géographie qui, même lorsqu'elle manipule beaucoup de nombres, beaucoup d'enquêtes et beaucoup de cartes, reste fondamentalement le produit d'une démarche « littéraire », intuitive, on dit quelquefois qualitative. Il faut des années de travail sur un même sujet pour se sentir médiocrement assuré dans ses conclusions, pour peu qu'on souhaite garder quelque rigueur de l'esprit ; et cette expérience n'est pas aisément communicable, parce qu'elle n'est pas aisément démontrable. On éprouve le besoin de recourir à des démarches plus assurées, guidées par une méthode plus scientifique. (p. 74)

R. Brunet, « Les nouveaux aspects de la recherche géographique : rupture ou raffinement de la tradition ? », *L'Espace géographique*, 1972, I, n° 2, p. 73-77.

T11 En fait, cette crise peut avoir des effets extrêmement positifs, et pas seulement pour les géographes. En effet, elle annonce la liquidation non pas de *la* géographie, mais d'*une* géographie, d'une des formes particulièrement mystificatrices de discours à propos de l'espace, au point d'apparaître comme un savoir inutile où il n'y a rien à comprendre. Ce n'est pas tellement parce que ce discours est surtout celui des professeurs (mais pas seulement) qu'il est mystifiant, aussi bien pour eux-mêmes que pour ceux qui l'écoutent, mais pour des raisons qui les dépassent de beaucoup et qui sont le fait de la société tout entière, où la réflexion sur l'espace a longtemps été bloquée. La crise de la géographie des professeurs indique que les choses sont en train de changer, pour eux et pour tout le monde.

[4] Braudel F. : Écrits sur l'histoire. Paris 1969, p. 41.

Y. Lacoste, « Pourquoi *Hérodote* ? Crise de la géographie et géographie de la crise », *Hérodote*, n° 1, 1976, p. 51 (9-62).

T12 Mais être explicite suffit-il à la géographie pour être « nouvelle » ? La nouvelle géographie peut contenir un projet social du géographe, très différent des aspects théoriques et techniques. Pour certains, le projet social du géographe serait la coupure fondamentale entre une géographie traditionnelle, faute de concepts (*cf.* la géographie appliquée) et une géographie nouvelle, capable de le transformer, car elle en a les outils, au-delà de la simple description.

[...] Pour certains, la rupture entre la géographie traditionnelle et la nouvelle géographie est une question de langage : celui de la géographie traditionnelle est un langage quotidien ou emprunté aux autres sciences sociales, celui de la nouvelle géographie est un langage logico-mathématique. Pour d'autres, la rupture est plus profonde (au niveau des concepts).

[...] Le langage traditionnel peut, à un moment donné et compte tenu du développement de la science, rendre compte de la réalité de manière empirique (*cf.* la notion de ville, qui a pu évoluer en tant que concept).

[...] On ne peut ni tout exprimer en langage traditionnel, ni tout exprimer en langage formalisé. Les différents types de langage ne sont pas utilisés au même niveau de la démarche géographique.

Plusieurs groupes ressentent la nécessité de créer un méta-langage, c'est-à-dire un langage propre à mieux rendre compte du réel, en liaison avec l'utilisation de nouvelles méthodes.

Le langage n'est pas un simple véhicule, il n'est pas déconnecté de ses racines sociales. Ce problème a été sous-estimé jusqu'à présent, permettant des mystifications ; il faut faire une analyse des types de langage utilisés.

Il semble qu'il existe des conditions pour que se crée un langage qui soit scientifique et plus habituel à la démarche intellectuelle des Européens, c'est-à-dire qui pose clairement des a-priori, ce que n'ont pas fait les Américains. On n'a pas encore donné à la géographie des outils de travail (langage, concepts, théories, idéologies) qui soient proprement géographiques.

[...]Deux positions sur le réel sont avancées :

- le réel n'existe pas, il est perçu ; la science construit un réel dont la validité tient à la cohérence du langage et des hypothèses ;

- le réel existe, indépendamment de l'observation, avec ses propres lois, et il faut découvrir ces lois.

Les rapports science-réalité font référence au débat entre le matérialisme et l'idéalisme. La science est la réalité pensée, à un moment donné, le moyen adéquat de rendre compte de la réalité (*cf.* les travaux du CERM sur les rapports entre science et idéologie).

L'approche problématique va du concret vers la globalité, alors que les sciences sociales qui se sont rattachées à une approche marxiste ont clairement établi qu'on n'aborde pas le concret sans avoir fait le détour par la globalité. Il y a rupture dans la problématique avec une géographie du concret qui est en même temps une géographie de la confirmation de l'ordre social.

La science est un produit social imprégné de l'idéologie dominante. Il s'agit d'expliciter cette idéologie.

Il existe des ruptures dans le développement scientifique ; la rupture majeure est entre le matérialisme dialectique et la démarche idéaliste. Vérité, essence, réel sont des scories de l'idéalisme.

La différence majeure entre sciences humaines et sciences exactes est le problème de l'expérimentation. En sciences humaines, en géographie en particulier, il y a possibilité de réversibilités.

Groupe Dupont, « Compte-rendu des débats (atelier n° 3) », *Géopoint 76, Théories et géographie*, p. 98-101.

T13 Au-delà des stériles querelles de frontières entre disciplines, il est actuellement indispensable de faire de la géographie une science, pour des raisons tant épistémologiques que pratiques.

Il est indispensable, sous peine de déclin irréversible, que les géographes se donnent les moyens de bâtir une discipline susceptible de répondre à ce que l'on attend de la connaissance scientifique contemporaine : la géographie se doit d'atteindre à un certain degré d'universalité, elle se doit de procéder à la généralisation et à la comparaison. Il s'agit donc d'établir parmi les géographes, à un moment donné, un consensus sur des concepts fondamentaux de la discipline, sur quelques uns des aspects essentiels de la démarche géographique c'est « l'union des travailleurs de la preuve » dont parle Bachelard, seule capable d'être admise par toutes les idéologies et qui, par conséquent, n'exclut nullement les polémiques entre

chercheurs. Cet accord ne peut être obtenu que par une démarche méthodique, c'est-à-dire par une série d'opérations systématiques qui portent sur la définition de l'objet de la science, sur sa finalité, sur la recherche de lois, sur l'élaboration, la confirmation ou l'infirmation de théories.

Par cette démarche rationnelle, il ne s'agit nullement de nier l'intérêt du phénomène particulier, mais par delà les apparences d'originalité ou d'irrationalité, de rechercher des modèles de portée générale au moyen d'un va-et-vient dialectique entre la théorie et la pratique, l'une s'enrichissant de la progression de l'autre. Avoir l'esprit scientifique, c'est avant tout s'ouvrir vers des horizons nouveaux, confronter, critiquer à tous les niveaux de la réflexion. Que les scientifiques chevronnés ne nous tiennent pas rigueur de ces naïves affirmations et de cette irruption tardive et discrète dans le débat scientifique : cette prétention et ce retard sont largement imputables aux circonstances historiques de la naissance et du développement de la géographie contemporaine qui ne peut guère prétendre, dans son état actuel, au rang de discipline scientifique. Dans certaines sciences sociales, les inconvénients de cette démarche pour appréhender le monde sensible ont été largement exposés. Ils ne prennent de signification que parce que l'effort de généralisation a eu lieu auparavant. Il semble douteux que la géographie puisse se permettre de négliger cette étape clarificatrice qui est le fait de toutes les sciences à un moment ou à un autre de leur existence.

Comme le rappelle P. Gould, c'est dans les pays où les géographes sont depuis longtemps associés à l'aménagement du territoire et à la planification régionale que les remises en cause les plus profondes se sont produites en géographie. Le mouvement dialectique, une fois enclenché, s'est poursuivi de lui-même sous l'influence conjuguée des nécessités de l'aménagement et des relations nées de la pratique de la pluridisciplinarité. C'est là qu'est apparue également la réflexion sur la finalité de la géographie. Actuellement, la connaissance, c'est-à-dire le savoir, souvent même l'érudition, opposés à l'ignorance, ne suffisent plus à satisfaire les esprits. Ce n'est pas seulement une boutade lorsque W. Bunge écrit que l'éthique de la géographie est de peupler la terre de régions heureuses. « On attend des géographes qu'ils corrigent les discordances spatiales et prennent des mesures préventives entre les incompatibilités spatiales qui pourraient se manifester à l'avenir... De plus en plus, la géographie s'efforcera d'interpréter les données du passé et du présent non comme une fin en soi, mais en cherchant à comprendre l'avenir ». Ces paroles d'Abler, tout en confirmant celles de W. Bunge, plaident donc pour une géographie prospective, « appliquée », ce qui n'est pas l'apanage des seuls régimes capitalistes. Dans les pays de l'Est, les géographes sont engagés dans l'action; depuis 1966 existent en U.R.S.S. des conférences de géographie appliquée qui attirent des géographes de toute l'Union ; en Pologne, près des deux-tiers des étudiants en géographie trouvent des débauchés dans les services techniques, administratifs ou économiques. De ce fait, la séparation entre géographie théorique et géographie pratique devient un faux problème, de même que les discussions autour du nécessaire contenu politique de la « géographie appliquée ». C'est à force d'être aseptisée que la géographie est devenue insipide ; sous le prétexte fallacieux d'objectivité scientifique, certains lui ont ôté tout caractère politique ; sous prétexte qu'elle est « science du concret », d'autres — ou les mêmes l'ont vidée de tout contenu théorique. Dans ces conditions, on a fini par oublier quel est l'objet de cette discipline et quelle est sa finalité.

H. Chamussy, J. Charre, M.-G. Durand et M. Le Berre, « Espace, que de brouillons commet-on en ton nom ! », *Brouillons Dupont*, n° 1, 1977, p. 16-18 (15-30).

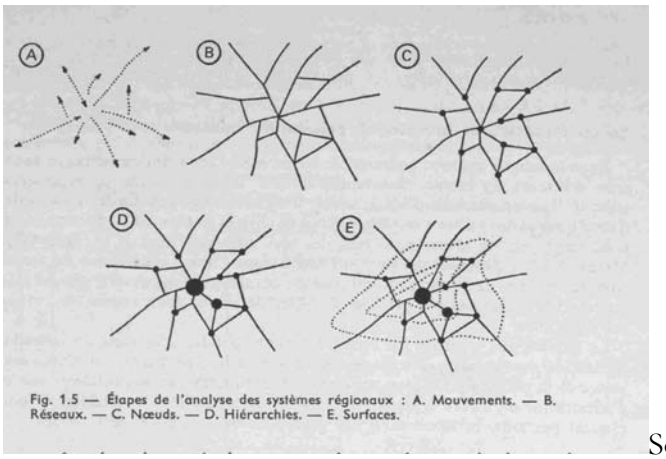


Fig. 1.5 — Étapes de l'analyse des systèmes régionaux : A. Mouvements. — B. Réseaux. — C. Nœuds. — D. Hiérarchies. — E. Surfaces.

Source : Haggett (1973)

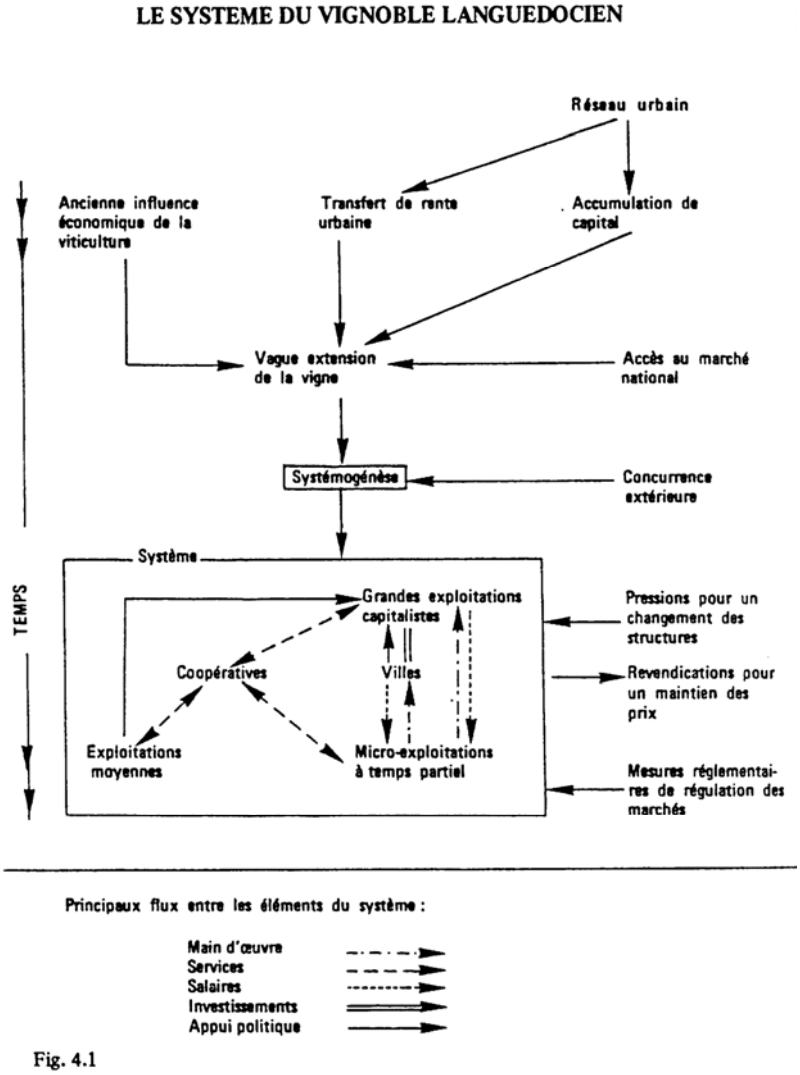
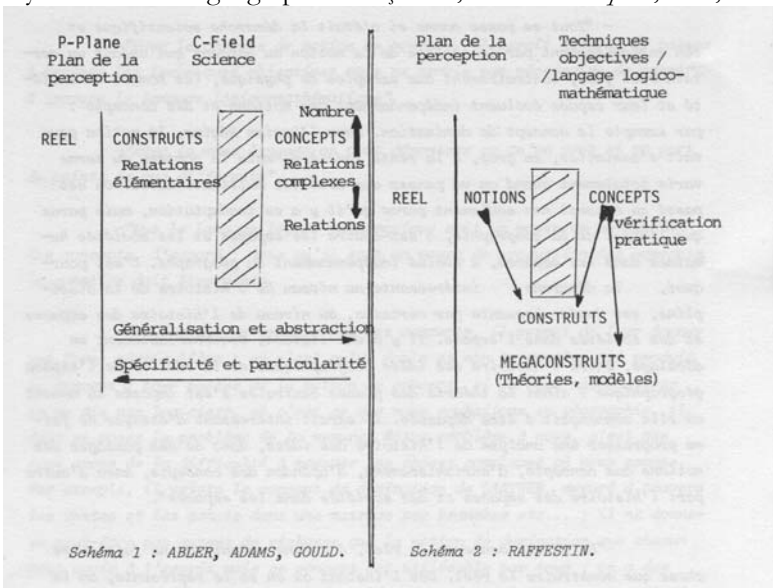


Fig. 4.1

Source : Franck Auriac & François Durand-Dastès, « Réflexions sur quelques développements récents de l'analyse de systèmes dans la géographie française », *Brouillons Dupont*, n° 7, 1981, p. 71-80.



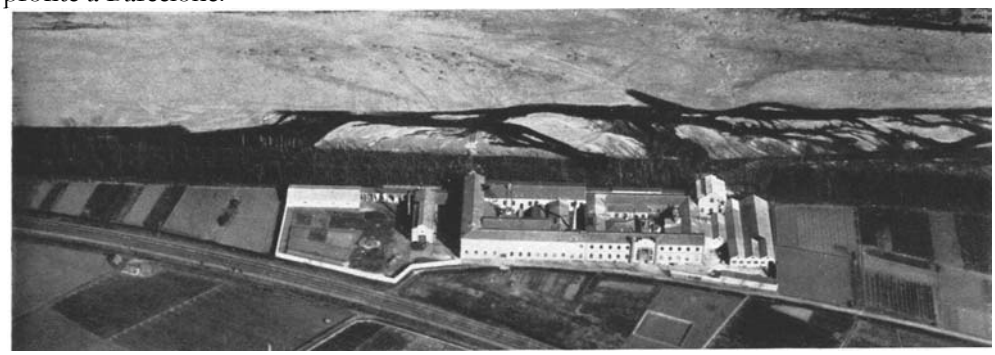
Source : Géopoint 1978, *Concepts et construits en géographie humaine*.

T6 **Barcelone décrite par Max. Sorre**

LA VIE CATALANE**,** BARCELONE[1]. — Dans ces cadres s'est développé un groupe humain d'une forte originalité. On pense souvent, quand on traverse les quatre provinces, au mot de Vidal de La Blache, sur le Catalan à face large. Mais plus que les corps, les âmes sont marquées de traits constants. Les Catalans révèlent une vitalité puissante par leur besoin d'action. L'inquiétude qui les poussa jadis sur les chemins de la mer agite aujourd'hui les brasseurs d'affaires barcelonais. Gens pratiques : Catalan et marchand, dans la Méditerranée médiévale, ce fut tout un. Les fumées de grandeur dont le reste de l'Espagne fut enivré ne les ont guère touchés. Ils ont l'orgueil de la puissance, une volonté tenace et parfois retorse, un vif sentiment de ce qui les oppose à leurs voisins. L'esprit d'indépendance fermente dans leurs âmes, comme un levain violent. Ils ont subi en frémissant le joug de la centralisation castillane. Pour retrouver leur âme collective, ils ont élevé à la dignité d'une langue littéraire le dialecte limousin à la brièveté énergique : il a prêté son accent impérieux à leurs revendications. Tout le lyrisme d'un régionalisme archaïsant ne leur a point fait, du reste, oublier que la péninsule est leur marché naturel. La tare, comme il arrive ailleurs, c'est l'individualisme, répandu dans toutes les classes sociales et qui entrave le progrès. Au total, gens d'action qu'on doit juger sur leurs oeuvres.

Le vieil hymne des guerres sociales parle de la richesse et de l'abondance promises au grand comté. Rien de plus véritable. Une forte classe rurale est enracinée au sol nourricier. Elle l'exploite avec un esprit novateur. On le voit, par l'emploi des engrais chimiques, les substitutions de cultures dans les districts viticoles, les progrès de l'élevage dans le Vallès, l'orientation vers la production des primeurs. La vie rurale pourtant conserve sa saveur pénétrante. Le dimanche, la ronde paysanne ondule au rythme d'une *sardane* sur la place du village. Un vieil homme coiffé de la barrette regagne son mas, car il y a en Catalogne des habitations rurales isolées. Contre la maison blanche, à l'ombre du bouquet de pins, s'accote une remise voûtée largement ouverte et surmontée d'un grenier. Les pigeons roucoulent aux ouvertures du colombier carré. Tout est quiétude et sérénité.

Sur cette vie rurale se greffe une vie industrielle active. Même dans les campagnes, on voit au long des vallées s'aligner les maisons uniformes de la « colonie » qui précède la fabrique. L'industrie textile sous toutes ses formes occupe environ 200 000 ouvriers. Dans les vallées montagneuses, les filatures utilisent la force motrice des rivières ; le Vallès et le littoral sont le domaine du tissage. Le travail de la laine et les industries annexes se concentrent à Sabadeli, Tarrasa, Barcelone et ses dépendances, celui de la soie artificielle dans le groupe barcelonais et à Tarragone-Reus, la bonneterie sur la côte du Levant. Relayant la vieille industrie mécanique disséminée sur tout le territoire, la grande métallurgie, celle des profilés, des locomotives, des navires à vapeur, des moteurs, de l'appareillage électrique, est représentée à Barcelone et aux environs. Des activités traditionnelles sont restées vivaces : la tannerie, la papeterie, l'industrie du livre, les industries alimentaires. D'autres, récentes, sont déjà puissantes. : la cimenterie, stimulée par le développement urbain, l'industrie chimique de la banlieue barcelonaise, née de la Guerre européenne. L'exploitation de la potasse ouvre à cette dernière industrie des perspectives étendues. L'exploitation directe de l'énergie hydraulique a fomenté cette vie industrielle : les petites usines échelonnées pour utiliser le courant caractérisent le paysage des vallées catalanes (pl. XXIX, A ; pl. XLII, B). Le développement de l'agglomération industrielle barcelonaise, **[134]** gêné par les prix du combustible, a exigé la mise en oeuvre d'autres moyens. Grâce à de grands travaux, 300 000 CV ont été aménagés dans les Pyrénées entre 1902 et 1920. Les lignes de transport de force traversent la Catalogne sans abandonner de courant : cette oeuvre immense profite à Barcelone.



Pl. XXIX, A — Papeterie à Capellades, sur le Rio Noya

[1] Extrait de M. Sorre, « La péninsule ibérique », deuxième partie de J. Sion & M. Sorre, dir., *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes*, tome VII de la *Géographie universelle*, Paris, A. Colin, 2 vol., 1934, p. 134-136.

Le spectacle de cette ruche en travail suggère bien des réflexions. On voudrait écarter ce qui est contingent. Ce qu'il y a de hâtif et d'un peu improvisé dans certains compartiments, dans l'industrie hydro-électrique, par exemple, ne doit pas trop retenir. Quel pays peut se flatter d'avoir poussé assez loin les enquêtes hydrologiques pour n'avoir jamais de mécomptes à craindre en matière d'aménagement des eaux ? Voici des traits plus signifiants, les marques du type mental. Dans toutes les industries traditionnelles, textile, papier, le Catalan se montre rebelle à la concentration, souvent même réfractaire à l'entente. La grande industrie récente offre d'autres caractères ; mais elle subit l'influence étrangère, allemande, anglaise, canadienne, française ou suisse. Celle-ci fait prévaloir, partout où elle s'exerce, une technique moderne de production et d'organisation. Peut-être amènera-t-elle un jour les Catalans à faire un choix entre les traditions que leur a léguées l'évolution économique. Jusqu'à la fin du moyen âge, le commerce est souverain, et l'industrie, travaillant pour l'exportation, est constamment stimulée par l'étendue et la variété de ses marchés. Mais lorsque, après une longue stagnation, la Catalogne se réveille, elle n'est plus **[135]** qu'une province de l'Espagne, et sa renaissance est dominée par les besoins d'un marché intérieur restreint. Condition favorable, à l'origine, mais à la longue déprimante. Dans l'état actuel des choses, le problème de l'économie catalane ne peut être traité indépendamment du problème économique espagnol. On y reviendra.

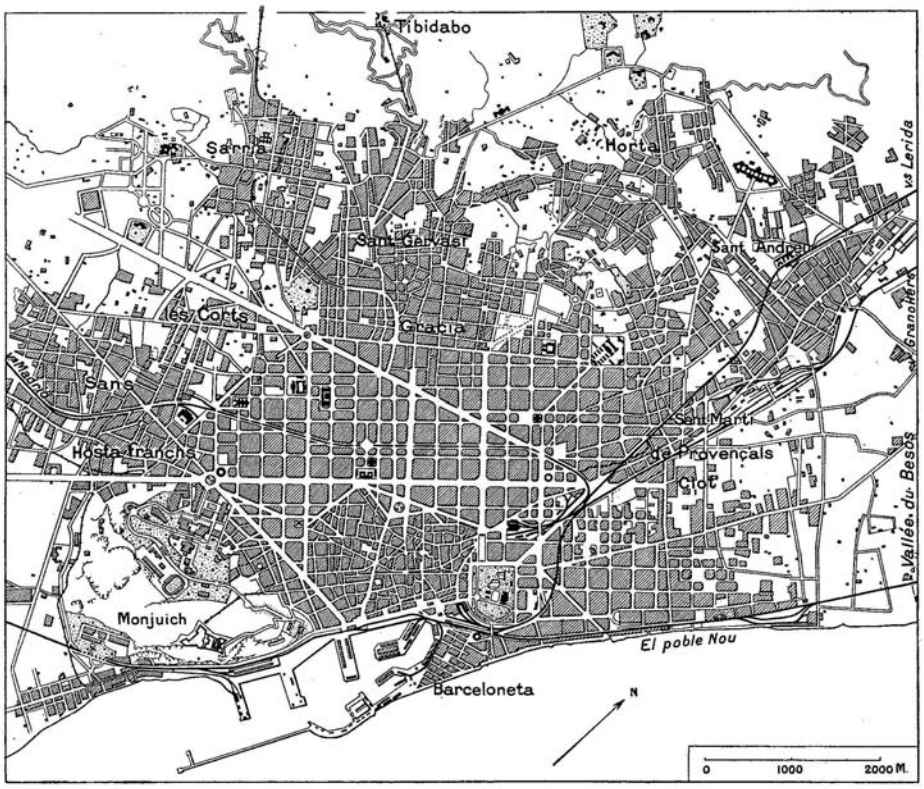


FIG. 29. — Plan de Barcelone. — Échelle, 1 : 80 000.

Comme jadis, les destins sont aux mains des gens de Barcelone. La vie catalane suivra le rythme que lui imprimera la cité comtale. Gravissons les pentes du Tibidabo (fig. 29) : devant nous s'étale un des plus beaux panoramas urbains de la Méditerranée. Dans ce cirque que dominent les hauteurs de la chaîne littorale fragmentée par les dislocations se noue un remarquable faisceau de voies naturelles, plus riche de possibilités que la combinaison à laquelle Tarragone dut sa fortune. Par la vallée du Llobregat, on gagne à volonté les contrées des Nogueras et l'Aragon ou les vallées occidentales des Pyrénées catalanes. La route du Besos conduit par la dépression du Congost aux pays du Ter ou par le Vallès vers Gérone et la France. Au Sud, le Penedès offre un chemin vers Tarragone et l'Ebre inférieur. Au fond du tableau, la mer emplit l'espace. La maîtrise des routes fut le fondement solide de la puissance territoriale des comtes de Barcelone ; la grande commune marchande dut sa prospérité à l'exploitation des chemins de la mer. Il y a eu, semble-t-il, quelque hésitation dans l'élection du site, car nous retrouvons entre Besos et Llobregat les traces de plusieurs établissements anciens ; l'un deux était sur les flancs du Monjuich. À l'époque romaine, le noyau urbain est fixé pour les siècles sur une butte de vieille consolidation au centre de l'hémicycle ; tous les accroissements médiévaux se sont faits autour de lui. Le site portuaire s'est aussi déplacé des bouches

du Llobregat vers l'emplacement actuel sous l'influence des atterrissements. Cependant, avec les terrains bas du delta, la ville tenait en réserve d'immenses possibilités. Au cours de sa longue stagnation, de la fin du XIVe siècle jusque vers 1780, elle ne s'est guère écartée du rivage. Mais, dans sa croissance moderne qui a pris une allure accélérée au XXe siècle, elle a couvert d'un damier régulier toute la plaine cultivée et coupée de *ramblas* torrentielles, effaçant les traits de la topographie primitive, escaladant les hauteurs, rejoignant et englobant les agglomérations suburbaines, Gracia, puis Sant Andreú, Horta, Sarria. Les terrains bas du Besos l'empêchent pour un temps de rejoindre Badalona. En revanche, au Sud-Ouest, les quartiers industriels s'insinuent entre le Monjuich et la chaîne littorale, dans la direction d'Hospitalet et de Prats de Llobregat, où les usines trouvent de vastes terrains. Le port, conquis sur la mer comme tant d'autres ports méditerranéens, est gêné dans sa croissance par le Monjuich. Mais, dans les alluvions du Llobregat, on va pouvoir creuser les bassins d'un port franc aux perspectives d'avenir illimitées. À l'heure actuelle, le rapport des exportations aux importations est de 1 à 9. Cette proportion accuse le caractère présent de l'activité économique. Le mouvement des navires est d'ailleurs de 2 700 000 tonnes à l'entrée et autant à la sortie (moyenne quinquennale 1925-1929) (pl. XXX, B).



Phot. comm. par l'Ambassade d'Espagne.

B. — BARCELONE.

Voir le plan, fig. 29, p. 135. Au fond, le Tibidabo.

L'agglomération barcelonaise comptait, en 1930, 1 005 500 habitants. À qui respire l'air de cette ville attachante, où les créations d'un urbanisme rationnel voisinent avec les vestiges d'un grand passé, où tant de passions se heurtent, fièvre révolutionnaire, désir du gain, orgueil municipal, respect de la tradition et fol amour du modernisme, toutes les hardiesses dans la prévision semblent permises. Une telle ardeur à vivre est contagieuse. Une connaissance plus approfondie des choses et des hommes tempère cet optimisme. Malgré tout, Barcelone, suprême expression du génie catalan, garde un air de grandeur qui étonne.